

Pierre Petitjoseph

Les sens de la liberté

Triptyque intime



L'éphémère

Pierre Petitjoseph

Assigné à résidence

Récit intime
Opus VIII



L'éphémère

Encore et encore, c'est ainsi que je vous retrouve dans le même état. L'état de toujours, de mes débuts comme auteur littéraire, de mes débuts d'être à humaniser. Des débuts des premiers hommes, avant que débarquent les crétins en bandes organisées qui maintenant sévissent à tous les étages de la société. Le pire s'invite régulièrement, par médias interposés, à dégueuler les tripes des imposteurs et des suffisants. Cela me procure d'irrésistibles envies de vomir. L'étalage de la médiocrité et du vide triomphe chaque jour davantage. Jusqu'où irez-vous ? Quel fond faut-il toucher pour qu'une chance nous soit donnée de rebondir ? Mais non, mais non, du pain, des jeux débilitants, des stars nullissimes, des réseaux sociaux pour entretenir le néant et vos poings rageurs de traders dans nos estomacs anéantis. Vivement qu'elle crève cette charogne et moi avec.

J'ai en effet signé un bail de résident permanent, assigné à résidence plus par dépit que par envie. Car ce n'est pas l'envie qui me manque. En suis-je certain ? Cela fait dix ans que ça dure la petite plaisanterie. Pourquoi aurais-je plus envie aujourd'hui qu'hier ? Ne suis-je pas rongé par le dépit ? Dévoré de toutes parts, c'est bien ce que je dis. Le dépit l'emporte. Je viens donc d'être nommé dépité de ma circonscription avec tous les déshonneurs que confère cet état déplorable. Cela commence bien, tout du moins cela continue de mal en pire. Pratique pour trimballer sa difficulté d'exister une malle empire. Chic. Je n'ai pas de meuble correspondant à moi sinon un vieux buffet sans style que mon père m'a légué. Du dépit alors et quelques soubresauts comme les râles d'un moribond prêt à passer l'arme à gauche. Une lente et irrésistible agonie, sans courage et sans détermination. Moi qui croyais étant jeune y arriver, moi qui croyais pouvoir faire différemment de mes parents. Moi qui n'y suis pas arrivé du tout. Moi qui n'avais que cela à l'esprit. J'ai donc échoué comme une baleine sur la plage. Je respire encore, je regarde le ciel, j'écoute les bruits autour de moi. Toute cette vie va bientôt se terminer, je suis sur la pente descendante enfin.

Derrière la plage, au cœur de la verdure chatoyante, se dresse avec sa majesté l'hôtel impérial. Le nom d'empire doit évoquer celui d'un puissant musulman tant l'unique tour blanche ressemble à un minaret, où un muezzin peu orthodoxe appellerait au rituel des diverses collations de la journée. Ou bien inviterait-il en fin d'après-midi à une liturgie sans prêtre dans la fraîcheur délassante d'un sanctuaire ombragé.

Ce soir, j'écoute des chants grégoriens en l'honneur de Notre-Dame et aussi parce que c'est le jour de Noël. C'est de circonstance et ma foi, ce n'est pas désagréable. Ma foi, disons que c'est une façon de parler. Disons qu'elle ne m'est jamais parvenue alors que certains chrétiens du monde ont passé Noël dans la peur, titre la Une du Web. Mais bien sûr, cela n'a rien à voir. Je me demandais si "aimons-nous les uns les autres" n'était pas qu'une phrase de plus, pour essayer de relever le niveau. Le pauvre niveau des hommes tombés plus bas que leurs ombres hideuses. Toutes ces tentatives stériles pour chercher à les humaniser. Je ne dirai plus nous, non. Je ne suis plus de cette espèce. Alors, je vous regarde et je vous plains d'être si pris dans les pièges que vous vous tendez. Mon avis est arrêté sur vos natures putréfiées et corrompues. Vous sentez la haine, le mépris et la cruauté, vous ne sentez que cela. Bien sûr, la religion vous sert de bonne conscience et de prétexte pour tuer vos voisins dissemblables. J'en ai vu un l'autre jour, alors que j'accompagnais la cadette à une messe de préparation à la première communion. Il était agenouillé dans la travée, les genoux à terre et les bras ballants, la tête tournée vers le sol.

Je l'ai reconnu, c'est un petit chef d'entreprise local réputé pour sa malveillance. Il venait tout juste d'ingurgiter son hostie quand soudain il se mit à quatre pattes. Est-ce ainsi que ce bipède au cerveau à peine développé cherche l'humanisation ? Je ne crois pas qu'il faille se faire mal et faire mal aux autres pour y arriver. Celui-ci ne doit pas être un bon exemple, bien évidemment. Il doit débiter dans le métier. Le pire serait d'apprendre qu'il ait été enfant de chœur dans sa première jeunesse. Je me suis penché vers ma fille pour la rassurer. Tous les paroissiens ne sont pas des psychotiques, il y a des gens bien aussi. Comme partout, comme à la mosquée du coin ou au temple non loin. Des gens biens qui n'auraient pas eu besoin de tout ça probablement, si seulement leurs parents ne les avaient pas obligés. J'ai fait partie de, tu feras partie de. C'est comme ça, c'est tout. Un enfant, c'est si facile à manipuler. La tête de ma grand-mère maternelle le jour où j'ai annoncé que j'allais sûrement faire un tour dans un kibboutz pour mes 18 ans, parce que maman a une maman juive, donc elle-même l'est un peu et que je ne suis pas loin de l'être par le je ne sais quoi qui dit que. Finalement, je n'y suis pas allé, ma grand-mère catholique a bien failli mourir plus tôt que prévu, d'une attaque cardiaque. Plus tard, je serai un oblat. Je pourrai ainsi croire en toute tranquillité, en cas de besoin. Oui ma chérie ? Le monsieur en chasuble t'a proposée un Bounty ? Fais attention ma chérie, il veut sûrement te faire le coup du petit goût de paradis. L'humanisation, quand tu nous tiens, c'est quelque chose. Je peux mourir en paix, j'ai compris. Seule la fin de l'espèce règlera tous ses différends.

Vous avez noté en effet que mes filles ont été baptisées, qu'une a fait sa première communion et que l'autre suit. Je n'y suis pour rien. C'est d'abord et avant tout la volonté de mes beaux-parents. C'est comme ça, c'est tout. Je ne suis pas convaincu qu'elles croient en Dieu les deux. La première, c'est selon. La seconde, c'est une stratégie pour engranger du cadeau et si possible de l'oseille fraîche. C'est un soupçon bien évidemment, je ne me permettrais pas de proférer un tel blasphème, surtout s'agissant de la position de ma fille. Il ne faudrait pas que le doute s'installe.

Si je suis pour le développement durable ? Rien à foutre du développement durable, des économies d'énergie. Si je coupe le robinet d'eau pendant la douche ? Certainement pas. Moi, ce qui me ferait très plaisir, c'est de vous voir tous crever alors vous imaginez. Moi, je suis pour les crises financières, les crises démographiques, les crises climatiques, les crises économiques et les crises de nerfs. Je suis pour tout ce qui pourra vous faire taire à jamais.

Je dépends de tout l'univers et de moi-même, je ne maîtrise rien. Je suis un être vivant. J'ai la force de refuser les embrigadements. J'ai le courage d'être seul. J'ai la volonté de croire le moins possible, je me fous donc d'à peu près tout. Tu sais, untel ne va pas bien ! Ses enfants sont des monstres ! Ah bon ? Tu n'as pas une idée sur ce qu'il faudrait faire ? Faire ? Mais rien mon amour. Il n'y a rien à faire, attendre que cela s'arrange tout seul ou bien qu'ils s'entretuent, ça règlera le problème de façon définitive. Sinon, il y a des services sociaux qui s'occupent de ce genre de problème, non ? Mais ils sont débordés chérie par toutes les misères du monde. On dirait que tu n'imagines pas ? La moitié des mômes du CFA où j'ai travaillé avaient globalement des problèmes. Et pas que des petits, du genre il m'a largué, ça s'est fait pas ! C'est abusé, non ?! Viols, incestes, harcèlements professionnels, prostitutions, trafics de stupéfiants, violences urbaines, désintégrations familiales, longues maladies des parents, prises régulières de substances illicites, y compris

la demi-bouteille de vodka à deux heures de l'après-midi, n'est-ce pas mademoiselle Macaille ? Ma caille farcie lors d'une tournante mémorable, où trois bons copains en rut se sont soulagés, pensant que cela allait la dessaouler. Et elle n'a pas porté plainte, trop contente la caille ! La moitié des mômes, 500 sur 1000 dans un enclos d'un hectare, ça fait pile 50% dans un demi-hectare qui rêvent d'une vie normale. Alors ta collègue de bureau avec ses deux morveux, franchement, qu'elle se démerde !

La méchanceté de certains professeurs des écoles de la république, c'est carrément impressionnant ! Il faut être littéralement une sous-merde pour faire ce métier, à la base. Il y en a parmi le lot, ils sont directement issus d'une lignée de collabos. C'est l'esprit. Petit, étriqué, vil, comploteur, délateur, ignominieux. Je me souviens de l'une d'entre elles, une belle salope adhérente d'un syndicat revanchard. Belle et salope. Prof d'une matière pour le moins quelconque dont je n'avais jamais entendu parler avant. Un jour, cette salope est allée voir mon directeur. Elle avait très exactement huit reproches à lui formuler, me concernant. Bien sûr, elle n'était pas venue me voir au préalable, non. Direct chez le supérieur pour se plaindre. Paraît-il qu'elle n'en était pas à son premier coup d'essai. Elle avait déjà eu la peau de la précédente responsable pédagogique en opérant de la même manière. Et en revenant de chez le dirlo, voilà que ma collabo passe devant mon bureau en me faisant un grand sourire du genre je t'ai niqué grave. Hypocrite en plus. Les pauvres mômes, aux prises avec des tarés notoires qui ont toujours raison, même quand ils ont torts. C'est ignoble ces larves pensantes.

Avec tout ce que je supporte aujourd'hui, il est clair que si je devais commencer une vie de couple demain, je partirais en courant très loin de là, je me casserais une jambe... non les deux jambes, c'est plus sûr. Une queue ? Nan, je n'en ai pas. Oui, je sais, c'est étrange. Une erreur de prescription génétique apparemment ou un accident de poussette qui a mal tourné, je ne sais plus très bien. En même temps, on peut vivre sans. Cela a l'avantage de rendre moins con, moins dépendant, plus autonome. Vous voyez ce que je veux dire ? Un couteau suisse, c'est carrément plus pratique et cela confère moins d'emmerdes. Je l'ai toujours sur moi dorénavant. Cela me rend moins intéressant mon absence de sexe ? Très bien ! Enfin la paix.

Messieurs de l'esprit, je vous laisse à vos tristesses. Non, vous ne serez pas éternels même si vous vivez pour le devenir, par vos œuvres déliquescents. Oui, un jour, une heure, une seconde, vous ne serez plus là. Et pour certains, ce sera tant mieux. Parce que franchement, vous êtes trop cons et moi, si inutile. Au cimetière, vous seriez assez aimables de prévoir des emplacements à distance respectable. Pour peu que cela soit contagieux sous terre le ver de la connerie universelle.

Un peu de blanc de neige sur ton toit doré, un peu de cristaux sur ton balcon. Une silhouette en faction recouverte d'un capuchon noir veille en bas. La lumière s'allume dans ton intérieur. Il y a dans l'air une danse arabe, pleine de sentiments, faite d'attentes contrariées. C'était un rêve d'il y a longtemps, un rêve qui ne cesse de revenir. Je veille immobile dans le froid, glacé jusqu'au sang. Là-haut, il fait chaud, il y a du rouge et du jaune qui dansent ensemble une danse espagnole parmi les étoiles. Moi, je compte les instants de silence qui nous ont séparés comme on compte les moutons avant de mourir. Moi, je ne sais plus très bien, le brouillard s'installe et la nuit s'avance à pas silencieux.

L'arabesque du temps me prend dans son sillage et me bouleverse l'esprit. Je ne sais plus très bien où tu es, si même tu vis encore. Cela fait des années que je ne t'ai pas aperçue. Et pourtant je continue ma veille, tel un soldat de plomb prêtre de Vesta. Là-haut, j'irai rejoindre mon rêve et la blanche clarté des astres.

Cette nuit, j'ai vu l'amour. Le vrai, l'irrésolu, le puissant, le charnel. J'ai vu deux corps s'attirer, deux bouches s'ouvrir et des langues se délier. C'était une brune sans bout filtre, toute droite sortie d'une Italie ardente ou d'une Espagne torride. Un savoureux mélange de volcans endormis, qui n'attendent que l'étincelle pour déverser à nouveau une lave ravageuse. Noir is back. De retour dans mon espace mental. Noir de noir, avec 89% de cacao. A faire fondre sur la langue avant l'explosion de l'arôme. Un procédé à faire perdre l'esprit aux plus réticents. Je ne serais jamais réticent. Moi, cela ne me dérangerait pas de ne plus savoir comment je m'appelle, ni d'où je viens. Elle m'a placé en orbite autour de son satellite, pris dans ses tentacules, au contact de ses formes oblongues. L'unité première, primitive. Deux corps réunis qui ne font plus qu'un seul agrégat, une seule masse physique. Tout est là, tout ce que je cherchais et qui est le tout, fini et infini, de ce que le vivant peut engendrer. Cela vaut bien une petite bise avant d'en finir.

Un banquier vient de perdre beaucoup d'argent. Il crée de la pauvreté mais n'est pas responsable. Alors comme il fait partie du premier cercle de l'enfer, il demande à l'Etat de lui donner une rallonge, histoire de recommencer à jouer, donc de créer à nouveau de la pauvreté. Un banquier, c'est l'assurance de ne jamais perdre. Il faut être sans conscience morale pour faire ce boulot.

Beaucoup ratent leurs existences, c'est normal. C'est même assez rassurant. Alors que d'autres font semblant de la réussir. L'idée que beaucoup se donne de devoir réussir dans tous les compartiments, famille, travail, et tout ce qui se maîtrise en apparence. Etre un bon parent forcément, comment pourrait-il en être autrement ? Moi aussi, j'aurai mon lot de reproches. Papa, tu n'as pas été ceci, papa, tu n'as pas été cela... Moi, je connais une histoire toute simple. C'est quelqu'un qui dit : tu pourrais faire différemment. Celui qui entend cela comprend mais il n'y arrive pas. Il comprend que cela serait dans son intérêt mais il est incapable de réagir en fonction. Il ne sait pas pourquoi. Comment savoir pourquoi on ne fait pas quelque chose qui sera reproché ultérieurement ? C'est cela le sentiment du ratage, de l'immense gâchis. En fait, c'est une erreur d'appréciation. Je ne suis pas parfait et je m'assume, je vais rater ma vie et c'est normal. Penser le contraire serait une illusion de plus, regrettable mais si nécessaire à certains équilibres précaires. Je ne vais pas tarder à me réjouir, de ne pas avoir pu. Ainsi, je vous le dis en certitude, l'égoцентриque est celui qui ne sait pas répondre à une demande qui lui vient de l'extérieur. Dans le genre, je me pose encore là. L'analyse a tout de même ouvert des brèches, des failles dans la muraille. Je sais au moins écouter. Et puis réagir, il faut que cela en vaille la peine et le coup, non ? Je ne suis pas tout seul à ne pas pouvoir, on est deux. Le ratage devient collectif, c'est pleinement rassurant. Je trouve à la fin ces trajectoires de vie très allègres. Il devient alors possible de prendre ses distances avec tous ceux qui nous en veulent de voir leurs assurances disparaître.

Je suis content d'être ce que je suis, au niveau de l'esprit. Parce que pour le reste, c'est sûr, c'est lamentable. 45 ans, ne conduit toujours pas, gagne difficilement sa vie, un

destin quelconque, banal pour ainsi dire. Sinon l'esprit, je suis content. J'aimerais assez que beaucoup me ressemble à ce sujet. C'est l'idée souvent. Quand je n'existerai plus, il disparaîtra, c'est vraiment dommage. Tant d'années à construire un si bel esprit. Si d'aventure je revenais parmi vous, j'aimerais assez avoir le même. Avoir la même chance d'être presque rien tout en étant mieux loti matériellement, une belle voiture, un métier qui paye, des femmes en pagaille et un bel appartement qui donnerait sur le vide. Surtout ne pas être un politicien, un fanatique, un croyant, un con. Ou alors un artiste, un vrai, éclairé de l'intérieur, une sorte de fou paranoïaque, sculpteur ou peintre. Avant la toute fin.

Finalement, non. Ne surtout jamais revenir. La vie est un miracle. Oui, le miracle de la souffrance. Pour la plupart d'entre nous. Je ne vois pas comment cette espèce pourrait se délivrer des chaînes de la servitude et du tourment. La vie, c'est cela, rien d'autre. Celui qui dirait le contraire serait un de ceux qui a réussi à se hisser au-dessus. Et qui par mépris finirait par ignorer l'indigence des esclaves modernes et par se complaire dans le luxe, à parler franglais avec des hystériques de son espèce. Ne donner plus la vie, je vous en conjure. Ne donner pas la vie à ceux qui ne pourront rien faire d'autre qu'en souffrir. Car une fois qu'elle est là, il est si difficile de s'en débarrasser. C'est si difficile de se donner la mort, si difficile de se résoudre à partir. Bien sûr, il y a parfois des trajectoires imprévues, des ratés de la plus belle eau. Des enfants qui partent dans l'autre sens, pour des raisons particulières, le plus souvent incompréhensibles pour des parents nantis. La force des destins, l'impérialité des natures. Contre toute attente, ils ne veulent pas se tenir correctement, pas se maintenir. Et rejoignent le flot massif des captifs que les douleurs physiques et morales finiront par dévaster.

Je vous demande un instant, j'ai la lettre q d'encrasser. Il faut que je gratte le q avec mon ongle. Qqqqqqqqqqqqqqqqq. Dix-huit q, c'est comme un dix-huit trous. Ça y est, elle est comme neuve. Pour un peu, on se verrait dedans. Cela fait du bien d'avoir le q propre.

Un enfant de onze ans s'est suicidé. J'ai comme une envie d'applaudir, là où d'autres y vont de leurs petits commentaires consternés, du genre le pauvre garçon pendu au bout d'une corde, c'est terrible. Toutes mes condoléances aux parents. Il souffrait d'une grande solitude et était suivi par un psychologue. Moi aussi, sauf que je suis encore là à me faire chier grave. Putain, si j'avais pu moi aussi. Pas assez sur le bord, pas assez sur le fil. Merde... la faute à quoi ? Aux protéines ? Aux hormones ? Aux gènes ? A l'environnement encore trop protecteur ? A un assortiment peu favorable ? Dans la souffrance, tu resteras. Pourquoi lui et pas moi ? Ce n'est pas juste.

Cet homme qui parle, qui écrit, il n'est pas normal, n'est-ce pas ?
Rassurez-moi, c'est un malade ?

Quand ma vie est terne. Quand ma vie est tellement morte. Quand ma vie est si vide. Quand ma vie est vraiment laide. Quand ma vie est nue et qu'elle est une merde. Quand ma vie ne vaut pas la peine encourue alors je pense à tous ces pauvres amoureux qui ne sont jamais revenus.



La première fois que j'ai vu ce tableau, je me suis pris un coup de boule dans l'émotion. Une onde de choc qui a tout ravagé sur son passage et qui m'a ému instantanément. Les larmes sont tombées. Je vous présente Séraphine de Senlis et son arbre du paradis. Le vrai parce que sur terre, il ne pourrait y en avoir des comme celui-là. Allez me chercher sur Internet une copie plus grande. Alors ? Incroyable pour une autodidacte, bonne à tout faire, que la vie n'a pas épargné.

J'apprécie de plus en plus le fait d'être seul. Je suis tellement bien avec moi-même. Maintenant que les crises ont disparu. J'apprécie de plus en plus le fait de me promener solitaire dans les rues d'Orléans, de croiser des têtes connues et d'apercevoir votre sourire.

Les crises ont disparu mais pas la mélancolie. Surtout lorsque je me retrouve seul à bouffer ma boîte de maquereaux au vin blanc et aromates et qu'il est 13:04 un mardi. Je trouve cette existence décevante et la mienne en particulier. Je n'aurai jamais un autre sentiment général. Demain ressemble déjà à hier. J'essaye comme je peux de ne pas trop me retourner, ni sur ma vie ni dans le lit. A cause de l'haleine pas fraîche. Mon père me disait de ne pas mettre mon pouce à l'intérieur de mon poing. J'y pense parfois et puis j'oublie. Alors je cherche comme un désespéré quelques morceaux de vie à croquer, malgré les affronts. C'est un quasi désert qui se détend devant moi. Et quelques fleurs d'orchidées blanches qui n'arrivent pas à dépérir. Je suis très très embêté. Je n'arrive à me dépêtrer de cette condition navrante. Mais peut-être que demain, il y aura un miracle, une conjonction de deux planètes qui me sera favorable, un truc qui me rendra le sourire, en plus de ma liberté intérieure.

Comme quoi, cela peut tenir à peu de chose l'envie de rester là. Un sourire, dernier rempart contre l'indifférence, contre toutes les volontés de tuer. Le sourire d'un ange véritable, habillé de peau et de rides d'expression. Un ange avec deux yeux, un nez et une bouche, des membres supérieurs et inférieurs, un tronc. Je la vois. Et quand je ne la vois pas, je la revois et cela indéfiniment. Un ange passe et repasse dans ma tête, court le long de mes cervicales. Il faut que je lui dise de mon vivant. Avant que la porte se referme, je suis heureux et fier en tant qu'être humain d'avoir vu un ange authentique. Je ne croyais pas cela possible, je n'y croyais plus. Encore un mensonge de l'enfance. Tu verras, les anges n'existent que dans les songes. Les vilains adultes avec leurs batteries de mystification. Une si belle raison de vivre. Une et une seule, il me reste celle-ci. Voir mon ange.

Intelligentsia. Maladie dégénérative grave qui atteint les cellules grises du cerveau rendant le sujet complètement con.

Je t'encule Thérèse, je suis le roi du monde ! Je suis la volonté de puissance et de destruction. Je suis le mal Thérèse. Je suis un homme, rien de plus, rien d'autre. Je n'ai pas de justifs à fournir, tu comprends ça ? Rien, ni conscience, ni morale, ni sentiments à la con. Je ne suis là que pour jouir, t'asperger de foutre, je n'en ai rien à foutre de la justice hypocrite des assujettis aux servitudes de l'esprit. Rien de pire qu'un bien-pensant.

Il fait beau, il fait presque chaud. Pour un 11 février, c'est carrément l'euphorie. Il fait 15°, de quoi se laisser aller, de quoi se demander ce qu'on fait là. De quoi ouvrir la baie vitrée et se branler sur le balcon en plein soleil. De quoi se caler un bon café dans la trachée sans rien recracher. De quoi écouter de la bonne zique, des paradis artificiels. De quoi vivre en somme et se mettre la tête dans le bleu du ciel.

D'où venez-vous ? Qui êtes-vous ? Ne riez pas.

Alors je vais mieux, alors je vis avec. C'était le but, l'objectif à atteindre. Jean-Baptiste a probablement quitté ce monde discourtois. Et Philippe d'hennir les chevaux du plaisir. Moi, si je devais revenir une fois encore, j'aimerais beaucoup vous ressembler, avoir écrit sur ma carte de visite "médecin des troubles psychosomatiques". Le genre de distinction pas très clair. Il soigne quoi exactement ? Encore un aigrefin. C'est ce qui a poussé notre ami Alain a changé de discipline. Cardiologue, c'est plus sûr, moins incertain. Cela ne m'a pas découragé pour autant. Je me suis accroché à votre humanité avec une grande confiance dans vos facultés. Je vous remercie, j'ai réussi grâce à vous ma réconciliation. Peut-être ne faudrait-il pas jeté le bébé Freud avec l'eau de son bain. Il y a comme cela des espaces plus rassurants que d'autres pour se construire, pour se rassurer, pour évoluer favorablement. Il faudrait peut-être arrêter de tout vouloir dénoncer, sans discernement, sous couvert d'intellectualité végétative.

Humanité, qui couvre l'ensemble du genre humain. Humanité, autre sens, autre direction. Se devait de caractériser le savoir-être humain. En fait, non. Alors, je suis pour ma part très ennuyé par cette inadéquation du terme. C'est comme si j'avais envie de le redéfinir, de la préciser. Si j'osais ma foi jouer à l'académicien, cela donnerait à peu près ceci.

Humanité : correspondance perpétuelle et immanente établie en pleine connaissance des causes et des effets, entre la pensée et l'intention, entre le corps et l'esprit qui conduirait à contrarier les horribles pulsions de la nature humaine, putréfiée et corrompte. Normalement, une humanité réussie devrait permettre à Thérèse de vivre détendue, à Michel l'intello de ne pas écrire que des conneries, à Jean-Baptiste Petitjoseph de ne pas mourir à la guerre, à David d'épouser une goy, et ainsi de suite...

Il ne faut pas non. Il ne fallait pas non. Tout ça, tout ce qui se trouve derrière. Dans le passé antérieur, pas si simple, déjà décomposé en lambeaux. Je hurle, je pleure, me tord de douleurs. La fin est tout au bout de la crise de nerfs. Arrête maintenant de m'asticoter les bouts de nerfs, cela devient insupportable. Je croyais moi que je deviendrais autre chose qu'un négatif trempé dans les relents d'amertume. Et l'amertume tue comme chacun sait. C'est une étrange rêverie, celle d'un monde sans amers et sans tu me tues. Il y en a toujours et partout de ces sales bêtes, de ces rongeurs âpres à la gagne. Te souviens-

tu de notre extase ancienne ? Le ciel a-t-il seulement été bleu un jour, une heure, quelques secondes ? Mon cœur a-t-il seulement connu la béatitude des ententes silencieuses ? Un cœur qui bat pour rien finalement, pour survivre bêtement, pour que le reste du corps continue à consommer le mauvais esprit indigeste et les médicaments. C'est une pilule, elle est là pour vous soigner. Un quart de lune le matin, une demie avant de se coucher. Ou bien crever tout de suite, on s'en fout ! Cela vous apprendra à ne pas savoir jouer le jeu.

Je ne pensais pas avoir à supporter d'être une offense pour mes proches. Je ne le voyais pas comme cela. En même temps, je n'y suis pour presque rien. Mes intentions naturelles sont ainsi faites. Je n'ai donc plus que le silence à partager avec elle. Plus que le silence à partager avec le reste du monde. Mi-sourd et mi-muet, le strict nécessaire.

Ainsi va mon existence. Elle s'épanouit dans l'isolement, rideaux tirés. Il y a quelques rayons de soleil au-dessus de ma tête qui vont et viennent transpercer des cœurs. Ils en ont de la chance. Pour moi, c'est de l'histoire ancienne, des scènes du passé. Hier est mort. Et pourtant c'est lui qui m'a emporté jusque-là. La mort du temps pousse le présent. Et je ne trouve rien d'autre à faire que d'agoniser avec lui. Il y a bien quelques rencontres éphémères parfois. Une femme polie et distinguée sortie de derrière les fagots. Si cela se trouve, nous sommes cousins issus de l'amitié franco-germanique. Celle de la seconde guerre où des hommes et des femmes se mêlèrent pour le meilleur et pour le pire. Anke, serais-tu la fille allemande de la fille franco-allemande de mon grand-père français ? Concours de circonstances, il n'y a pas à chercher, surtout pas à comprendre. C'est bizarre n'est-ce pas les chemins que prennent les existences ? Et toi, pourquoi vis-tu ? Parce que les révolutionnaires ont oublié de couper la tête de ton aïeul ? Et toi, Petitjoseph ? Un grand-père, dernier d'une famille de quatorze qui a vécu lui, à la différence des sept autres, tous morts avant l'âge de vingt ans. Il faut que je cherche Toussaint, le doute subsiste. Une grand-mère juive qui a réussi à s'échapper du vélodrome d'hiver, aidée par un héros discret. Franchement, qu'est-ce que tu fais là ? Exister tient souvent du miracle. Là, pas là. Pile et face. Je ne vois plus trop la différence.

J'aime bien écrire, j'aime bien travailler. J'aime bien manger de bonnes choses, j'aime bien boire un bon vin de temps à autre. J'aime bien le silence et la musique. Mes filles, je les aime beaucoup. J'aime bien marcher dans les rues. J'aime bien regarder les femmes, les gens de manière générale, sentir votre inutilité. J'aime bien ne rien dire ou dire n'importe quoi. J'entends des râles au loin. C'est une bête blessée. Il faudrait la piquer, qu'elle arrête définitivement de souffrir.

Elisa, c'est un diminutif. Il manque un petit quelque chose qui rendrait à Elisa toutes ses lettres de noblesse. C'est idiot, c'est bête. C'est Beth disent les anglais. A moins qu'elle soit la conjonction fortuite de deux prénoms qui assemblés renversent d'admiration ministres et sénateurs. Elle est reine, elle est ma reine. Je l'ai connue dans une autre vie, elle était alors souveraine, je n'étais alors que son admirateur. Non pas un de ces adorateurs aveugles traversés par quelques soubresauts fiévreux. Non. J'étais alors conscient de cet amour profond, mystérieux comme les arcanes de l'univers. Et j'en fus habité tout le long de mon existence. Toujours et encore, jusqu'au jour où dans cette autre vie, je fis la rencontre d'une jeune Elisabeth, aux tâches de rousseur et aux cheveux frisés couleur vénitienne, qu'une carnation pâle venait renforcer. Elle était comme je l'avais

rencontrée, comme je l'avais rêvée. Depuis, je cherche Elisabeth comme si je cherchais un sentiment perdu, comme si elle seule pouvait me le rendre. Elle requiert toute mon attention, fébrile et soutenue. Je ne dois pas la perdre à nouveau, manquer encore une fois ce sentiment si particulier que certains appellent sans le comprendre l'amour. Elisabeth, c'est incompréhensible n'est-ce pas ? Aujourd'hui, je ne suis pas grand-chose, ma vie ne vaut presque rien et cet état suffira pour le reste de ma petite éternité. Alors le bon souvenir d'une Elisabeth, c'est une belle surprise, une sorte de contentement passager, un bon moment à passer, une récompense. En attendant que ma reine survienne. Elisabeth est mon prénom muse, un des fils rouges de mes récits. Elisa-Beth, c'est en plus une délectation euphonique, un plaisir de l'ouïe fine. C'est comme Ouarzazate ou éphémère. C'est une inspiration que j'avais envie de vous faire partager, un moment certes intime, inattendu, peut-être décalé, que je n'espère pas déplacé. Quand je vous disais qu'Elisabeth est le plus beau prénom du monde, je ne plaisantais pas.

J'ai un pied sur le sol froid de la salle de bains. Je viens de me réveiller, je suis encore vivant. Alors que cette nuit, un homme souffrant de pression professionnelle s'est donné la mort en se jetant par la fenêtre d'un dixième étage. Ils ont essayé de l'attraper, de le rattraper, rien n'y a fait, il est tombé. Pchonk ! Vous êtes arrivé au rez-de-chaussée. Terminus du voyage dans l'espace intersidéré. Vous étiez mal considéré, c'est bien cela ? C'est con, vous l'avez sûrement mérité. Une chose est sûre, tout le monde s'en fout. Moi, j'ai pleuré. J'ai trouvé cela très triste. Probablement parce que j'ai une conscience un peu développée. Ou peut-être un surplus de sensibilité. Tout le monde s'en fout de votre mort. Dommage que vous ne soyez plus là pour vous dire à quel point vous êtes content de ne plus faire partie de ce monde grossier. Dommage que vous ne soyez plus là, j'aurais pu vous dire à quel point je vous estime. Il manque à la mort un retour d'expérience.

L'autre soir, à la TV, je regardais une émission de jeunes branchouillards parisianistes quand un homme de 52 ans, invité sur le plateau, raconta qu'il avait été licencié d'une grande firme multinationale de la façon la plus abjecte qui soit. Genre à 18h30, t'es convoqué, à 20h00 t'as pris tes effets personnels pour ne plus jamais revenir. L'homme, cadre de l'entreprise, père de quatre enfants et ayant une femme en longue maladie ne retravaille pas, non. Il a beau être cadre, il est trop vieux. Alors, il se demande ce qu'il va devenir forcément. C'est con, tout le monde s'en fout. Je vous souhaite monsieur bon courage, bon caniveau ou une bonne morgue. C'est comme vous pourrez en fait.

Et moi, et moi ? Moi, je tiens la barre. Mais je fais tout pour ne pas vivre trop vieux. Faudrait voir à pas trop déconner. Je ne nique quasiment plus, ce qui augmente mes chances de choper un cancer de la prostate. Je mange bien, un peu trop à mon goût. Je bois mon verre de vin par jour avec un apéro en plus, ce qui ne va pas du tout selon les dires du docteur je sais tout pour gagner de l'argent en vendant des bouquins à des débiles profonds. Je ne fais quasiment plus de sport, c'est à peine si je tiens ma 1/2 heure de marche par jour. Me voilà donc sur la bonne voie d'une dégénérescence accélérée. Chouette alors, vive la vie normale. Il y a trop de débris séniles qui alimentent les maisons de retraite et de déments confirmés dans les hôpitaux psychiatriques qui coûtent chers à la société des biens portants.

J'aimerais tellement poser ma tête sur ses genoux, qu'elle passe sa main dans mes

cheveux. J'aimerais tellement qu'elle me raconte des histoires courtoises. J'aimerais tellement qu'elle me parle de choses impudiques. J'aimerais tellement qu'elle me rende mon humanité.

Recommencer ? Une autre vie après celle-ci ? Un peu galère non ? Bébé, les couches pleines de merde, les rages de dents à se taper la tête contre les murs, les vaccins contre la rage et le tétanos, c'est chiant un peu non ? Aller à l'école, aller à l'étude, faire ses devoirs, apprendre des choses rigoureusement inutiles, c'est pénible un peu non ? Avoir une maladie incurable qui dure, se promener le dimanche en forêt avec les frères et sœurs, manger des endives cuites, c'est comment dire ? Rater le collège, se retrouver avec les perdants de son espèce, avoir les dents de travers, des boutons plein la gueule, et se vautrer dans le canapé, c'est un peu nul non ? Parler comme un débile profond, rouler sa première pelle et crier halte au nucléaire, c'est un peu con non ? Et puis s'envoyer une fille de condition inférieure pour s'entraîner, montrer sa queue suppurante au toubib, avoir son diplôme d'apprenti-boucher en poche pour décapiter les rosbifs, c'est bien. Ça gagne du tonnerre un boucher de nos jours. Viens par-là chérie que j'enfonce ma lame dans tes escalopes. Découper la barbaque et sauter les bouts de gras, c'est suffisant. Je veux bien recommencer malgré les peines encourues.

Retrouver Elisabeth avant la fin de mon karma, avant la fin de mes neuf vies. Retrouver ma reine Elisabeth. A quoi d'autre la vie serait-elle utile ? Ma vie, ma pauvre vie d'homme, de père et de mari. Ne me regarde pas comme ça, j'ai un peu honte de vivre ainsi, en douce. Il n'est pas nécessaire de l'exposer aux regards des juges et des censeurs. Je reste discret, merci de respecter ma réserve. Elle ne devrait pas déranger quiconque.

Quand ma vie est terne, aussi terne qu'une citerne dans un terrain vague alors je me réfugie dans mes rêves et rêve d'incartades, de toutes petites fredaines pour agrémenter le quotidien. Je rêve de baisers volés, de mains greffées et de minuscules attentions. Je rêve de travailler encore longtemps pour tenir ma survie intacte, le presque rien de mon existence. C'est peu, c'est suffisant, ça ira bien.

Tu es là, je le sens. Pas si loin de mon cœur. Je ne perçois rien qui se distend. C'est un truc indélébile n'est-ce pas ? J'ai beau me tordre, tu n'en ressors pas. J'ai beau me plier et me déplier, ton image reste là. Le silence est la plus belle des résonances, un cadeau inestimable. Et du bout des doigts, j'esquisse le trait d'un bras, d'une hanche. Et je m'épanche et pose la tête sur le trait en attendant de voir le temps se dépenser. Circonvolutions du soir.

Hier, j'ai éprouvé des tensions nerveuses. A deux reprises, avec un intervalle de cinq heures. Tout d'abord dans le métro, à la sortie du bureau. Il était alors cinq heures de l'après-midi, il y avait foule dans les rames. L'approche du week-end sûrement. Encore une inexorable psycho-somatisme, une atteinte non fortuite. Cela vient de loin, ou bien de très près. C'est là, en sommeil dans le corps. Tout à l'intérieur flanche, personne ne se doute qu'il y a un dérangement en cours. Le souci est ailleurs, un défaut de signalisation à la station suivante. Alors je m'assois, je ne reste pas debout et j'attends que cela veuille bien passer. D'une manière ou d'une autre, ça passe toujours, mort ou vivant. C'est rassurant, je vais donc tenir jusqu'à la gare. Et de là, je rentrerai chez moi. Puis installé sur

le canapé, à la sortie du dîner. Il était alors dix heures du soir lorsque j'ai commencé à regarder un super film sur les frasques et les mauvaises pratiques des politiques. Il y en a qui font du bon cinéma comme d'autres font des bons livres. Et là, venant de loin ou bien de tout près, je me suis mis à trembler. Tout à l'intérieur vibrait, elle s'en est doutée. Cela se sent quand on partage le même canapé. Une petite heure de tremblotes immaîtrisables entrecoupées de soupirs réprobateurs et de questions inutiles. Tout passe et tout se termine. J'ai donc tenu jusqu'à l'heure du coucher. Et je n'ai pas pris une seule miette de bromazépan. Il paraît qu'une consommation régulière de cette substance favorise l'apparition d'une démence précoce. Comment savoir si cela survient ce qui m'aura vraiment rendu fou ?

Elisabeth a neuf caractères, j'en ai quatorze avec le trait de désunion. Il faut que je la retrouve. Elle est forcément quelque part. La vie se meurt n'est-ce pas ? Si je la rate dans cette vie-là, il faudrait que je puisse revenir une fois encore. Repointer le bout de mon âme à travers un nouveau corps. C'est une obsession, une drôle de construction mentale, une rêverie romantique, un amour éternel.

C'est ma huitième vie. Je vais en avoir une neuvième et ce sera la dernière. Je pense que suivant la trajectoire actuelle de l'espèce humaine, je devrais vivre l'extinction de cette dernière. Pas de 22^{ème} siècle en vue. Cool. Et c'est dans cette neuvième symphonie que je retrouverai l'élue, perdu à la septième. C'est un drôle de karma en vérité. Avant, de la une à la six, j'étais un tueur, un homme quoi, plus ou moins sponsorisé par les états, les religions, les idéaux, les puissants de l'Histoire. Putain, j'en ai dessoudé des dissidents, des hérétiques, des communistes, des putes, des pédérastes, des noirs, des blancs, des jaunes, des rouges, des gris, des indiens, des chrétiens, des protestants, des juifs, des musulmans. Putain, c'était trop bon d'être un homme en vérité. Et puis pour une raison que j'ignore, la conscience est survenue comme un accident de parcours. D'un seul coup, j'ai cessé d'être un homme ordinaire et je suis tombé amoureux d'Elisabeth. En attendant de la retrouver, je passe dans cette huitième vie sans dédain ni mépris. Les autres peuvent faire ce qu'ils veulent, peu m'importe ce qu'ils sont et leurs attributs. Dans cette vie-là, je vous prie d'accepter mes excuses. Et si je peux faire quelque chose ? Rendre service ? Vous pouvez toujours demander, cela ne coûte rien.

Vivre, ce n'est pas sensé, ce n'est pas sérieux. La preuve, je suis encore là.

Il y a, c'est assez rare, des écritures riches et fluides, en provenance d'écrivains majeurs dont je ne partage pas la partition. Croyez-bien que je trouve cela très regrettable. Le génie littéraire n'est pas arrivé jusqu'à moi. J'eusse préféré un meilleur sort. Non pas pour connaître cette espèce de gloire ridicule et vulgaire. Oui, c'est inutile. Ce qui m'aurait vraiment plu, c'est de pouvoir me relire le soir au coin du feu, bourré comme une bonne pipe, à contempler avec abandon ces mots enlacés, formant toutes sortes de figures rythmiques. Des petits pas de deux, des entrechats, des grandes envolées vers le ciel. Et des retombées vers le calme et la paix intérieure, vers le silence des cimetières. Bouche indolente comme mes doigts sur les touches. Je ne m'en sors pas trop mal. J'ai plaisir à me relire de temps en temps, notamment le samedi soir quand la quiétude n'est plus de ce monde. Certes, ce n'est pas l'extase. Fort heureusement, il y a le bon vin et la pipe. Mon écriture, bien que parfois maladroite, pourrait-elle servir à d'autres que moi ? De par son

contenu ? Cette question me taraude l'esprit. Etre utile à d'autres, j'ai une difficulté à comprendre l'intérêt de la chose, si la finalité est la connaissance de soi. Trop de passivité et trop de plaintes infondées saupoudrent les existences. Je n'ai pas envie de prendre le risque d'être mal perçu. Je m'en tape à vrai dire alors quoi ? Tu vas la cracher ta pastille Vichy ? C'est quoi ton problème mon chou ? Un doute m'étreint dans le train de 7h32, parti comme il se doit avec dix minutes de retard.

Ecrire dans le train, c'est cool ma foi. Cela rend le transport plus agréable. J'en vois trois qui roupillent, les têtes penchées sur le côté, prêtes à être décapitées à la hache. Comme au bon vieux temps des Tudors. Ce ne serait pas une grosse perte, vu qu'elles sont toutes aussi moches. Pas une pour relever l'autre. Mais bon, elles ont une âme, tout ça. On avait dit pas le physique. Oui, mais quand même. Des laiderons pareils, ce n'est pas humain. On est plus près du musée des erreurs de la nature.

Peu tombe sous le sens. Ce n'est pas naturel. Tomber sous le sens, cela peut faire mal, très mal. Moi, il est probable que j'y sois tombé dedans quand j'étais petit. Sous, dedans, c'est du pareil au même, c'est kif-kif. Non pas tomber dans la tombe, d'où on ne se relève jamais. En même temps, le sens n'est pas la vie courante. C'est comme une mise en retrait, une gestion à part. C'est comme si la conscience ne pouvait pas lutter contre les déferlements incessants de l'inconscient. Je suis constamment envahi par les eaux qui vont et viennent imprégner mon esprit perméable. Et contrairement à d'autres, je n'en défends pas. Je me laisse faire, je le laisse faire son œuvre. Tout ce travail reste limité. Il offre quelques satisfactions au passage et puis c'est tout. Je ne partage pas le rêve commun du dépassement des limites physiques, vieux phantasme récurrent d'occupation de l'espace, pourquoi pas de l'univers. Tomber dans le sens, c'est rester en soi. Sous, dans, même combat. Je continue l'affaire. Des rêves, des mots, des images, des présences, de nombreuses absences, des représentations. Souvent, j'intime les instances supérieures de se laisser envahir par les images des anciens rêves. Ils sont tous là, j'en suis convaincu. C'est impressionnant cette faculté de la mémoire physique d'emmagasiner les images virtuelles. Alors, soudain, elles apparaissent, sorties des oubliettes, de l'autre tombe. Claires, nettes, pour ainsi dire intactes. Elles ne souffrent pas de l'usure inexorable du temps. Alors que les bobines des vieux films s'épuisent, s'encrassent, se débinent. Ce matin, je fus agacé de ne pas retrouver instantanément les images de la nuit écoulée. J'ai maudit tout en me douchant cette rétention provisoire. Alléluia ! Les voilà ! J'étais parti en visite d'un aéroport futuriste et puis voici ma femme dont le vagin rétréci suinte un liquide épais et jaune. J'ai bien peur que cela ne soit plus possible. Je suis désolé pour cette interruption du service corporel, suite à une panne de la pompe principale. Foutu coup de pompe, cela fait quelques années que ça dure. Que ça ramollit oui. Le sens induit par les images des rêves, c'est bluffant à force. Je constate une intime corrélation entre le dedans et le dehors, tout le temps.

Pendant ce temps-là, des vieilles encore valides vont s'encanailler à la capitale, au lieu de se morfondre dans leurs maisons de retraite. Elles sont toutes pimpantes, plus rutilantes les unes que les autres. Elles sont au moins treize à la douzaine les petites cocottes. On dirait il est vrai des poules bruyantes sorties prendre l'air. Deux jeunes filles incommodées par le fond sonore changent de wagon. Le poinçonneur est lui-même obligé de les rappeler à un peu plus de discrétion. Elles s'exécutent. Pas pour bien

longtemps, à mon avis.

Enfant de six ans, je marchais les pieds nus sur l'asphalte brûlant des villes du midi de la France. J'aimais cela, la sensation chaude que cela me procurait. Un sentiment de liberté me parcourait alors. Un sentiment que certains adultes s'évertuent à perpétuer sous forme d'idéal. Les idéaux, des sensations d'enfant qui durent de façon déraisonnable. Ce sentiment est loin maintenant dans la mémoire de mes sens, devenu sens interdit par la mauvaise constitution.

Elle me demande. Avez-vous envie ? Je lui ai répondu oui. Elle s'est alors allongée sur moi, totalement nue. Elle a pris mon sexe dans sa main et l'a introduit dans sa niche. Elle était très brune, avec de longs cheveux. Elle a pris mon visage dans ses mains et je me suis mis alors à bouger, actionnant ma pompe par petites décharges successives. Puis son corps a fondu, seul le ventre persista. C'est étrange un con sans corps. En même temps, cela m'a permis de terminer l'ouvrage.

C'est désolant tous ces moutons agglutinés comme des mouches collantes derrière des barrières de sécurité pendant que des êtres appelés stars se pavent devant eux. Je suis content de ne pas être, ni d'un côté ni de l'autre. Je trouve cela limite grave pour les troupeaux qui hurlent comme des tarés pour une photo de la belle ou du beau. C'est à se demander ce qui peut bien motiver ces hordes d'écervelés. C'est bizarre quand même les humains.

Et si nous parlions de l'intérieur à nouveau, de l'intime. De l'intimité dissimulée, discrète. De la mise en relation élémentaire où deux êtres distincts se tiennent l'un à côté de l'autre. A l'abri de tout, de la curiosité malsaine, des propos mesquins. Avant que l'humanité débile implose, avant que son espace explose. Quand viendra le silence après le grand n'importe quoi. Le sentiment de l'intimité, c'est d'abord se tenir dans un univers fermé, recouvert d'un toit et de murs de toutes sortes. C'est d'abord l'impression que le corps ne doit pas être soumis aux aléas du temps, des vents et des pluies, du froid glacé de l'hiver. Cela pourrait être une chambre de bonne sous les toits, un refuge de haute montagne, un boudoir, une grange à foin, un garage désaffecté. C'est ensuite une sensibilité aux atmosphères, souvent peu maîtrisable. J'aimais beaucoup le bureau de Jean-Baptiste. J'y venais régulièrement prendre ma ration d'humanité, de survie. Et puis Philippe a déménagé pour un espace plus fonctionnel, plus froid, pour ainsi dire austère. Je fus désolé par ce changement, je n'ai pas manqué de lui signifier mon désappointement. Ce n'est pas la raison principale qui m'a fait arrêter ma thérapie. Plutôt le sentiment de pouvoir continuer seul le travail entrepris, en dehors de cette intimité fondatrice. L'intimité feutrée, calfeutrée de la cellule de dé-confinement qui entraîne de grands bienfaits.

Là voilà repartie. Là voilà quelque part où elle seule sait où se trouver. Là voilà dissimulée par quelques nappes brumeuses qui m'empêchent de la retrouver. J'ai demandé à des passants si dès fois ils ne l'avaient pas aperçue. J'ai demandé au soleil d'éclairer de ses rayons toutes les surfaces de la terre. Où est-il mon amour ? Où va-t-elle l'onde qui s'échappe de mon ventre ? Car je suis certain qu'elle la reçoit, même cachée sous terre. Je ferme mes paupières, je la vois. Je sens notre capacité d'aimer au-delà de nos frontières. Je

sens cette persistance du sentiment inaltérable, qui n'a pas besoin du quotidien pour s'exprimer et de ces jouissances imbéciles. Je suis seul aujourd'hui, définitivement seul avec elle au loin et si près de moi. Serais-je un de ces fameux élus ? Pour éprouver une telle transcendance. Il y a un lieu de convergence, un espace où rayonnent les intentions de l'amour. C'est bien au-delà des mots, même si ceux-ci tombent à l'eau, plongent dans la mare de l'oubli. Elle est venue me revoir, après son cours de flamenco. En retour de flamme, je lui ai consacré une ode, en attendant une légende digne d'une souveraine. Bien sûr que nous finirons au paradis céleste. Peut-être que ma reine se prénomme autrement qu'Elisabeth ? Huit ou neuf caractères me dit mon rêve. C'est elle me demande l'oracle ? C'est elle, c'est évident. Maintenant, je le sais.

J'ose détester tout ce qui me l'a enlevée. J'ose me détester et toute cette vie qui va avec. J'ose détester toutes ces putains de contingence. J'ose médire sur tout ce qui n'est pas toi, Amour. Je comprends pourquoi la vie ne m'intéresse pas. Je comprends pourquoi je n'y suis pas, sinon ailleurs à regretter sans cesse ce qui n'est pas favorable, ce qui n'est finalement peut-être jamais favorable. Trop longtemps que cela dure. Une vie, c'est trop long quand c'est vide. Il est une autre évidence que je ne regretterai rien au moment de ne plus exister, bien au contraire.

J'hésite, je suis partagé. Il y aurait bien une envie de pleurer pas loin. Et puis non, cela ne vient pas. Alors j'écoute un requiem pour un mort et pas n'importe lequel.

Une semaine au pays merveilleux de mes aïeux d'Armorique. Face à la mer, j'en ai presque perdu le goût de l'amer. J'ai encore grandi. Non, cela j'ai cessé il y a maintenant plus de vingt ans. Je me suis encore bonifié. Avec le temps, tout s'épanouit. Le sens de la vie. J'ai fait quoi ? Ai-je escaladé un rocher ? Descendu une pente vertigineuse ? Tenu un faux-plat ? Haut, bas, gauche, droite, cela n'a pas de sens. Qu'ai-je fait alors ? J'ai amélioré mon état de service. J'étais auparavant dans un drôle d'état, mortifère il y avait certainement mieux à faire. A tel point que l'état d'urgence a été décrété. Faire quelque chose pour éviter une guerre des nerfs où seul je m'inscrivais comme unique perdant. Vivre pour changer d'état, sans garantie de résultats. Mourir n'aurait-il pas été plus sûr ? La question étrangement ne se pose que très rarement ainsi, à cause de l'instinct de survie probablement. Enfin faut-il en avoir un, assez fort pour supporter tous les désordres. Ainsi ai-je été invité à tenir un siège. Je vous préviens, les forces en présence ont été redoutables. La flotte anglaise au large des côtes bretonnes, ce n'est rien à côté de la sournoise psyché. En haut du cap, j'observe que la bataille ne fait plus rage. La mer est calme, les canons sont rangés au musée et les boulets ne sont plus attachés à mes pieds. Ainsi ai-je vaincu l'épouvantable adversité.

En laissant le vide derrière moi, je regarde au loin, jusqu'au trait de l'horizon. Je ne vois qu'un autre vide encore plus grand où tu ne figures pas. Je croyais la vie supportable, qu'il suffirait de t'apercevoir de temps à autre, pour tenir l'envie. Je croyais cela, que l'Amour suffirait. Maintenant, il me faut apprendre à vivre sans, pour peu que cela ait un intérêt. Pour peu que cela ait un intérêt de vivre sans amour. Aucun. Mais puisque le souffle est là et que je ne suis pas encore assez las, je vais continuer à scruter l'horizon en espérant qu'une frêle embarcation survienne. Attendre tout en ratant, c'est normal n'est-ce pas ? Serein, je vais mourir ce soir et te dis au revoir. Le cœur en peine et l'âme en berne.

Ecrire, c'est moins fréquent, c'est plus poussif ! C'est le début de la fin. Pour moi et pour l'espèce. J'arrive au bout comme elle. Alors comme cela, il n'y aura plus de terriens sur la terre ? Non, ni moi, ni les autres. Plus rien de cette chimère que nous avons partagé les morts et les vivants. Plus rien de ces vagues illusions et de ces vastes désillusions. Nous ne savions vraiment pas quoi faire de cette mort encombrante. Nous n'avons pas été assez sages, assez lucides, assez tempérés. Nous n'avons pas su refuser le progrès. Pourquoi déjà ? Pourquoi cette fuite en avant à n'importe quel prix ?

Avant de repartir dans ton intérieur, il faut que je te dise. Au sujet de nos vagues illusions et de nos vastes désillusions. Il faut que je prenne le dernier temps qui se trouve être à ma disposition pour te parler de cette merveilleuse chimère. Si tu savais comme j'en ai assez de cette existence. Et pourtant, j'éprouve comme une sorte de consolation bienheureuse à savoir pourquoi j'en ai assez. L'amour est rare. L'amour qui dure est encore plus rare. Quelques moments dans une vie décidément trop longue. Je trouve que le reste de la vie ne vaut pas la peine. L'existence est pratiquement vide, trop pleine de choses inutiles. Je me croyais capable. Vaste connerie. J'ai peut-être compris deux, trois petites choses sur la vie qui décevantement ne tourneront pas en ma faveur. Alors, normalement, je ne devrais pas rester parmi vous. Je ne sais plus très bien ce qui me retient. L'attachement de mes filles sûrement, fil au nombril.

Elle s'est auto-proclamée ma femme. J'étais alors responsable pédagogique au CFA de la CMA 45. J'écris en abrégé, ça fait un peu genre. Elle était à ce moment en première année d'apprentissage de la coiffure. Elle était donc mineure, j'étais en vue à mon poste. Et puis, d'un seul coup, elle s'est mise à déclamer qu'elle était devenue ma femme, madame Petitjoseph. A tout bien considérer, j'aurais pu me voir affublé d'une plus mauvaise pioche. C'est qu'il y a des spécimens chez la coiffeuse. Là, je crois pouvoir dire que je m'en tirais à bon compte, voire à très bon compte. Petite, belle poitrine, jolie bouche, yeux clairs, du sex-appeal, juste ce qu'il faut de vulgarité dans la moue. Un prénom sympa, peu répandu. Je l'ai croisée hier soir au bas de mon immeuble. Elle s'est naturellement portée vers moi pour me faire la bise. Je ne l'avais pas vue depuis trois mois. Elle m'a balancé une telle charge affective que je l'ai traduite ce matin en un rêve des plus équivoques. Cette gamine, toujours pas majeure, m'a envoyé une dose d'amour impressionnante. Jour faste à marquer d'une pierre rouge. Je la devine amoureuse. Trop jeune pour être sûre d'elle mais amoureuse quand même.

J'adore cette vie de formateur itinérant. Un coup par-ci, un coup par-là, je passe sans être reconnu, ni même vu. La vie rêvée, prendre un tramway puis un train à grande vitesse, sortir d'une gare pour sauter dans un taxi, tous frais payés. Dormir dans des chambres sans lendemain, petit-déjeuner inclus. Croiser de belles inconnues aussi vite oubliées, roupiller comme un loir sur les banquettes des trains, plonger dans les décolletés des jeunes stagiaires. Elle avait un soutien-gorge noir Amandine aujourd'hui. C'est que je m'investis dans mes formations, je consolide les bases.

Il n'y a pas que Dieu madame qui voyage incognito. L'aurez-vous remarqué ? Moi aussi madame, j'ai adopté la même transparence. L'avez-vous ressenti pendant que je somnolais dans la plus grande des discrétions ? Je crois bien ne pas avoir fait le moindre

bruit, ni esquisser le moindre mouvement.

Début septembre. Un été vient de passer et avec lui, mes 25 jours de congés. Au sud là-bas, il faisait toujours beau et chaud le plus souvent. Cela m'a permis de bronzer un peu, de changer de couleur. De passer du blanc blême au marron caressant. Putain, c'est quand même mieux une tête halée ! J'ai bonne mine, c'est bon pour le moral. Je ne vous ai pas dit. La charcutière du carrefour d'en face n'a pas un physique facile, pas de bol. Elle ressemble au jambonneau exposé sur l'étagère. Alors, comme elle est moche et qu'elle n'y peut rien, elle a trouvé un compagnon cette divorcée. Un aveugle. C'est bien vu non ?? J'adore cette petite histoire, cet échange de bons procédés. Elle est rigolote ma charcutière. Un soir, attablé à la terrasse d'un restaurant en ville, j'ai vu venir vers moi une jeune femme d'une beauté extrême, bien polie. Elle était si seule et moi trop entouré par les miens. J'ai fait ce que j'ai pu pour ne pas la regarder pendant tout le repas, ce fut difficile. Elle s'est penchée vers moi pour me demander quelque chose, si l'eau du robinet dans la carafe était potable. Mais d'où venez-vous jolie demoiselle ? D'un pays où l'eau qui sort des canalisations n'est pas consommable. C'est un drôle d'endroit en effet. Si je pouvais vous garder un peu, alors que ma peau recouvre encore mes os, je vous ferais goûter l'eau de l'amour. Brève rencontre qui ne dura que quelques instants, encore et toujours. Je vieillis, je n'en ai plus pour bien longtemps. Et cependant, le soleil brille et les avions décollent dans le sens du vent. Voyage au bout de la nuit, il y a un âge légal pour lire ce livre si conforme. Je crois l'avoir atteint. J'ai acquis les droits de le parcourir en large et en travers, je suis content d'avoir vécu pour apprécier cette merveille. Cela m'étonne toujours cette prodigieuse faculté de créer, là où tant de gens paraissent vulgaires et inutiles. De rien en rien, de boue en bout, j'arriverai à me faire à cette impression qu'il ne faudra rien regretter. Avec l'immense consolation de ne plus avoir à supporter ce qui est différent de moi, dernière pensée, dernier acte notarié. Il y a des cloîtres en Espagne, comme autant de châteaux, où il fait bon se poser, se reposer, s'asseoir à l'ombre d'un cyprès et méditer sa trajectoire. Me voilà devenu pour une heure au moins moine cistercien. Silencieux, je regarde autour de moi, cela me semble suffisant en effet. Croire, c'est une autre histoire, cela ne semble pas à ma portée. Homme de l'entre deux mers, à égale distance du ciel et de la terre. Boum badaboum. Une après-midi, il y avait sur la plaine une lumière incroyable. J'ai essayé de prendre une photo pour fixer le moment. Je sais, c'est une vaine activité puisque même les os un jour disparaîtront. Et alors ce sera terminé pour de bon. Mais ce n'est pas gênant, cela fait plaisir à mon épouse et à mes enfants que je me dois de chérir malgré tout. Tu fais une photo de nous trois sur les marches avec la porte du monastère en arrière-plan. Eprouveras-tu du plaisir à regarder cette photographie dans vingt ans ? Plaisir, je le savais. La vie doit être plaisante ou ne pas être. Ainsi font font font trois petits plaisirs et puis s'en vont. Je regardais à cet instant de ma réflexion la pharmacienne. Physique quelconque, une tête à toujours avoir été première de la classe ou première communiant. Issue d'une bonne famille comme on dit encore dans certains quartiers. Elle doit gagner un paquet d'oseille cette première dame. Elle le savait en faisant ses études qu'elle en palperait un max. Eh bien que croyez-vous qu'elle fit ? Elle épousa un futur ingénieur promis à une belle situation comme on dit toujours dans certains quartiers, qui tel que prévu gagne maintenant le double d'elle. Quelle indécence autant de moyens concentrés dans un seul foyer. Quel manque de solidarité ! Quelle absence de répartition ! Elle ne pouvait s'enticher d'un ouvrier non ? D'un sans le sou ? Je vous jure ! Mon pauvre n'a pas de plaisirs lui. Mon pauvre a une vie

qui ne sert même pas à elle-même. Et personne pour l'en sortir. Même pour le plaisir de Dieu, il faut des miséreux pour construire des monastères et des cathédrales. C'est bien fait somme toute. Il y a là en effet un rapport absolument nécessaire à maintenir en l'état. Plus d'un côté, moins de l'autre. Pile ou face. Grand vin ou piquette qui tord les boyaux. Plaisir, pas plaisir.

J'appuyais sur le bouton power d'une vieille station hi-fi de marque "Aiwa". Elle était si vieille que j'ai cru un moment qu'elle ne fonctionnerait pas. Et puis le son est sorti des enceintes, pas très bon, pas très haute-fidélité. Alors je me suis mis à tourner le bouton du tuner pour capter une bande FM digne de ce nom. A la hauteur du calme de l'instant. Bienvenue au paradis sur terre. C'est un mas avec piscine perdu dans les oliviers, les vignes et les figuiers où transitent toutes sortes de voyageurs venus des quatre coins du monde. Le soir, on y fait table commune. Nous n'y sommes pas encore. A l'instant, j'écoutais un peu de piano et du violoncelle au bord de la piscine. Assis sur une chaise, je faisais face au soleil de cinq heures. Adieu femme et enfants, je m'en vais au pays des merveilles, rejoindre Alice. Vous pourrez me toucher l'épaule afin que je sorte de ma torpeur, pas avant une heure. Et que cette heure fut délicieuse.

Elle va me cracher dessus ou bien ? Rarement vu ça ! Alors que j'attendais patiemment l'arrivée du tramway à la station des Tourelles, je me suis retourné ayant entendu du bruit derrière mon dos. C'est une sorte de réflexe conditionné maintenant que je n'ai plus qu'une oreille. Et c'est donc tout naturellement que je regardais la chose qui venait vers moi. Drôle d'être humain en vérité, mi-animal, mi-homme, mi-femme, un article indéfini quoi ! Je regardai à l'arrivée cette apparence de femme avec une intention totalement neutre, un très court instant. C'est alors que la bête en elle, en lui, se réveilla. J'ai senti le corps se raidir, la babine supérieure se lever avec le reste de la mâchoire. Un petit bruit sec se fit entendre, émanant de la bouche tordue du travelot. Allait-il bondir sur moi pour m'arracher les yeux ce grand malade ? Cracher son venin sur le bitume ou m'expédier un crachat en pleine poire ? Peut-être allait-il sortir ses griffes pour me laisser un mauvais souvenir ? Oh putain le con de sa race ! Genre de chose agressive qui n'assume pas ses choix au regard des autres. Qu'est-ce que j'y peux moi ! Et puis l'ayant détourné de mon champ de vision, la chose est passée devant moi prête à en découdre à la moindre incartade visuelle. En même temps, cela m'aurait vivement intéressé qu'il se passe quelque chose. J'aurai fait l'homme qui se défend, qui attaque, qui lui défonce la gueule à coups de boule, qui lui éclate la rate à coups de genoux et qui la finit une fois à terre à coups de lattes. Oh putain, que cela doit faire du bien de défoncer son prochain ! Enfin, toujours est-il que je vais l'éviter à l'avenir au cas où il lui viendrait vraiment l'envie de m'en coller une la connasse !

La liberté, c'est aussi une prédisposition. Un état qui se forme pendant l'enfance. C'est une solitude, une différence, une absence de marquage. Une capacité de raisonnement qui se forge très tôt et qui fait dire à ma grande fille, allant voir la pédopsychiatre à l'âge de trois ans, "je travaille seule". Une intuition pareille, ça surprend un peu. En voilà une qui devrait aller loin dans la compréhension d'elle-même et accessoirement des autres. Et ce qui devait arriver arriva. La voici le plus souvent toute seule aux heures de récréation, à l'heure de déjeuner à la cantine, bien incapable de faire partie de groupes établis. En même temps, cela lui fait de la peine. C'est probablement

normal. Sauf que moi, ça me laissait apparemment indifférent. Je ne suis jamais aussi bien senti qu'avec moi-même.

Hier, j'avais un rendez-vous avec le soleil de midi. Midi et quart pour être précis. C'est surprenant de revoir une femme après une longue période de séparation. Surtout lorsque brune frisée vous l'avez quittée et qu'elle réapparaît blonde lissée. Cela embrouille un peu, déconcerte sur le coup de midi vingt. Premiers mots, premiers regards, je me suis mis à chercher l'ancienne icône, l'image d'avant stockée dans ma mémoire. Pour recoller aux moments doux, aux moments intenses. Faire le lien entre le passé et le présent. Cette bouche, je la reconnais. Je ressens à nouveau ces lèvres qui naguère embrassaient les miennes avec une infinie douceur. Douceur... comme dernière consolation. Entre les vagues illusions et les vastes désillusions. Une grande douceur avant de repartir dans le vide. C'était dans le jardin, derrière Notre-Dame. C'était donc vrai, d'une réalité palpable. C'était donc toi, hier et aujourd'hui. Je me demande, je m'interroge. Faire taire le bruit du monde en soi est légitime, renouer avec une douceur partagée pourrait l'être tout autant.

Marcher comme pris par une foule innombrable, qui me porte aux avant-postes et me soulève de terre. J'aurai eu une petite gloire à mettre à mon actif. Je ne suis pas leur chef, non. Tout juste leur guide. Je reconnais certains visages dans la nuée. Des garçons et des filles sans noms qui souhaitent s'en sortir. Sortir, grandir, dépasser leurs conditions de simples misérables. Ils sont des milliers derrière moi, à se presser, à se dépêcher. Au fond, il n'y a plus de corps, plus d'espoirs. Que des âmes esseulées qui suivent le mouvement. Des fantômes parmi les ombres. Cette meute indigente déplace avec elle un énorme sentiment d'amour. C'est considérable, du jamais ressenti jusqu'à présent. Je me sens bien, très bien même avec ceux-là. Je crois pouvoir dire que je partage ce sentiment commun, bien au-delà des apparences. Est-ce ainsi que les hommes vivent ? Est-ce ici ? On dirait les murs d'enceintes d'un orphelinat vétuste où les parois se délabrent. Je devine de petites cellules derrière les portes en fer. Est-ce ainsi qu'ils apprennent ? Ils n'ont rien, qu'eux-mêmes. Cela en effet ne me semble pas suffisant. Pas de matériel collectif, pas d'instruments personnels à disposition. Et pourtant, elles gardent le sourire les filles. Jeunes, belles, sacrifiées. Je souhaitais rester avec elles, ne jamais partir sinon pour le pays sans images, à la fin, à ma toute fin. La vie est une belle putain, injuste, inégalitaire, non fraternelle. Sauf entre vous et moi.

La vie ? Seconde fois que je me pose la question. Je regarde devant moi. Devant, il n'y a rien à ressentir. Devant n'existe pas. Maintenant non plus. Derrière, la vie s'étend en une vaste plaine. C'est là que fonctionne la mémoire, qui renvoie d'innombrables clichés. La vie est une boutique de souvenirs remplie d'images. Perdre la mémoire serait alors perdre la vie. Et Pieter se demande. Que veut dire avoir accès à des images ? Depuis, Pieter est mort. A mon tour de me poser cette question. Rien de plus certainement que le simple fait d'accéder par la conscience à cette phase terminale. Je vis pour acquérir des images, rien d'autre. Parfois, je m'égare, je prends une photo pour mettre en fond d'écran. Pour la regarder en permanence, pour me rappeler le temps qui passe. Un beau tableau, un beau paysage bien cadré, un monument exemplaire, un grain de sable qui jamais ne disparaîtra lui. Finalement, lequel des deux s'en sort le mieux ? Moi, mortel avec mes souvenirs ou lui immortel sans images ?

Mon rêve à peine croyable. Mon rêve adoré, c'est ma rivière, ma parure. Je dors chaque nuit pour un peu d'or et de lumière. Cette pierre noire en ovale sur cette poitrine fumée m'obsède. Je me réveille au déclenchement de cette maudite alarme. J'ai perdu mon rêve, j'ai perdu la vie. 6h29, c'est l'heure. Il faut que j'aïlle gagner ma croûte. Tenancier d'un hôtel sur la Dore ou auteur littéraire sur ma côte d'or, j'hésite encore. Ce n'est pas tant l'or qui m'intéresse bien que Laure soit un beau prénom. Je préfère dormir. Faire deux, trois rêves par matin. Me délecter de ces images exclusives. Au fait, je fais quoi aujourd'hui ? Ah oui, on est samedi, travailler au bureau n'est pas au menu du jour. Je peux alors me rendormir sans retenue, avec l'espoir que le suivant sera à la hauteur du précédent. Elle me prend le pouls, mon cœur bat à soixante. Tout est parfait.

Ce ne serait pas une peur que de sombrer dans la folie, pourvu que je ne mette pas en berne le drapeau de mon imaginaire.

C'est cela, une tirade dans un film vient de préciser ma pensée. J'attends une donneuse d'amour. Non pas une femme, non. Une donneuse d'amour. Elle pourrait alors avoir n'importe quelle allure, n'importe quelle physionomie. Elle pourrait être de n'importe quelle couleur, venir de n'importe quel horizon. Il y a trop de femmes inutiles à la surface. C'est elle que j'attendais. Je viens de comprendre mon malheur. La vie ne serait pas vide si l'amour était plein.

Et si l'intelligence venait à prendre le pouvoir ? T'es con de dire cela. C'e n'est pas possible, rassures-moi ? Non, je déconne souvent tu sais. Ce n'est pas pour demain. Ce ne sera jamais d'ailleurs, tu peux t'endormir sur tes deux oreilles. Putain, tu m'as fait peur ! C'est que je ne me sentais pas prêt. Et surtout pas la capacité. Eh oui, cela aussi, c'est rassurant ! Triste en même temps. Nos destinées s'en trouveraient considérablement modifiées. Mais laissons cela de côté et continuons de jouer comme si de rien n'était. Rien n'était souvent, rien n'a été la plupart du temps. Rien, presque rien par manque d'intelligence.

Après ma mort, j'ai un compte rendu à faire. Un devoir à remettre à la confrérie. Sur l'état du monde que je suis venu voir, en tant qu'observateur. Le père fondateur de cette association, c'est Aristote. J'ai été dépêché à la naissance, je suis là incognito. Nous sommes quelques-uns à dépendre de cette confrérie pour le moins occulte. On tourne suivant les futures naissances disponibles, nous ne sommes jamais les mêmes. C'est à peine si nous arrivons à nous reconnaître entre nous de nos vivants. Bientôt, ce sera mon tour de rendre mon état des lieux. Pas reluisant. Le bien humain régresse. Certes, il y a des circonstances atténuantes, toujours les mêmes depuis Aristote. Oui, je ne vous ai pas dit, Dieu s'appelle Aristote. C'est lui qui savait tout sur tout. Depuis, nous sommes une poignée de disciples à parcourir le monde pour en apprécier les cahots. Et avons pour mission de rendre compte au divin Aristote.

A combien je m'arrête cette fois-ci ? 51 pages, c'est décidé. Je ferai comme d'habitude une petite pause. Et pour finir le dernier, le neuvième récit, j'en écrirai 70. Je serai ainsi à une moyenne de 170 pages par triptyque.

Grandir, évoluer, pour que le plaisir prenne des formes plus élaborés. Plaisirs

partagés à deux, à trois, à plusieurs. J'étais heureux, j'éprouvais alors du plaisir. Maintenant qu'il a disparu, je suis malheureux. Pas foncièrement mécontent de l'être. Je me satisfais des restes, je ne revendique rien, n'attends plus de grandes choses. J'ai pour ainsi dire bouclé mon existence, terminé mon tour. Quarante-cinq ans, c'est la préretraite. Peu importe ce que sera ton existence mon fils, franchement peu importe.

Calmement désespéré, je vais mon chemin, ce n'importe quel chemin. Pourquoi m'a-t-elle fait un sourire celle-ci ? C'est agaçant ces petites attentions passagères. C'est drôle, j'ai eu encore envie d'y répondre. Et puis voilà, c'est passé. Et si je perdais mon travail, que deviendrai-je seul à bouffer ma ration de solitude quotidienne ? Ainsi pourrai-je finir le voyage au bout de la nuit et faire des siestes imméritées. Dormir, mourir, dormir toujours. Le violoncelle et le piano de Schubert peaufinent mon sentiment d'anéantissement. Deux jours que je pense continuellement à elle, à cette belle et irrésistible mort. Deux jours que je rentre chez moi affamé, dans la perspective de maigrir un peu. Et puis aux dîners, je boulotte comme un mort de faim à m'en faire péter la panse. Ce n'est pas très cohérent, c'est même assez stupide. Je ne suis pas un homme très réfléchi à l'évidence. Je rentre à pied de la gare, aux pas de charge, dans la perspective de faire un peu d'exercice. Je traverse la ville, content de réintégrer ma base. Allez savoir pourquoi. Ma base, mon socle devrais-je dire.

Ecrire de moins en moins. Plus besoin ? Plus de nécessité ? C'est mon moi qui lève le bras, le poing fermé, le pouce au-dessus des autres doigts, qui bande comme un âne. C'est impressionnant, je suis impressionné par tant de maîtrise de soi. Toute une vie si difficile par moments, hors de portée, hors de contrôle, à bouffer des carrés blancs pour se tenir à peu près debout et puis sans prévenir, une vie droite qui s'installe, toujours aussi vide, c'est renversant. Alors que j'imagine de plus en plus mon corps disparaître sous la mousse de l'extincteur d'incendie, j'apprends que croquer du Lexo favorise l'apparition de maladies type Alzheimer. Content le gars, il va pouvoir oublier sa vie d'avant, tout effacer, ne plus reconnaître ni femme, ni enfants. Ne comptez pas sur moi pour aller dans une maison spécialisée pour déchets. Il n'y a aucune raison de supporter cela. Sinon faire bosser des gens et maintenir ainsi l'emploi. C'est mon côté social, à me soucier du confort minimum des petites gens. Non, mon corps disparaîtra sous la mousse blanche de l'extincteur rouge et tant pis pour l'emploi.

Que me reste-t-il ? A part ce temps perpétuellement bousillé ? Et cette infirmité pondérée ? La volonté d'en finir ? La non-volonté de rester là comme un crucifié ? Il ne me reste plus rien. Je me sens totalement dépossédé, désinvesti de tous et de toutes choses. Je sens cette mort en moi qui attend. Certains soirs, il m'arrive de l'effleurer du bout de ma pauvre sensibilité. Entre deux clics de souris, pour aller voir qui a gagné et qui a perdu. Cela me fait penser à ces anti-héros qui croupissent dans des espaces glauques. De la chambre du motel, il ne se passera jamais rien. La télé crache du son et des images incompréhensibles. J'attends de tomber de sommeil. Ce soir, je bois de l'eau par petites gorgées parce que la digestion est malaisée.

Rupture de communication. D'un seul coup, il n'y a plus de sons et quasiment plus d'images. Allez savoir pourquoi... cela peut durer deux, trois bonnes heures sans un espoir. Il n'y a personne à appeler en dépannage, pas d'après-vente. Il n'y a pas de notice

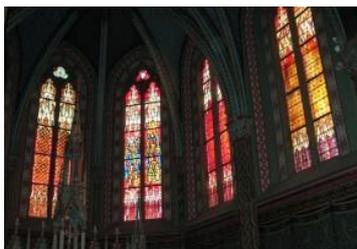
non plus, de mode d'emploi. Elle n'est plus sous garantie depuis longtemps. Il y aurait bien quelques pièces à changer, quelques boulons à visser, des connexions à retendre. C'est comme ça, c'est livré tel quel, construit pour durer dans un même état perpétuel. Perpète, j'en ai pris pour perpète. Je dois faire avec. J'ai signé à résidence.

Désordres naturels. Obligés de toute évidence. Je ne vois pas comment il pourrait en être autrement. Normalement, rien ne nous prédestinait à une vie rangée, bien perpendiculaire. J'ai oublié de vivre. Le ciel est rouge ce matin, par là-bas. J'ai toujours trouvé étrange les couleurs du ciel à certaines heures du jour et de la nuit. Brûler ma vie, qui devait se consumer comme le tabac roulé d'une cigarette. La vieillesse ne sert à rien. C'est clair, je ne serai jamais trop vieux. Juste assez, pour en finir dignement. La vie est un miracle dérisoire. Elle rêvait. Non, elle ne rêvait plus. Les excès s'estompèrent sous le poids d'une vie bourgeoise bien ordonnée. Sans vagues et sans déferlantes. L'imagination se tasse autour de 17 heures, après une journée de labeur nécessaire. Le rouge céleste a disparu, l'orange gagne du terrain. Et moi, je n'y crois plus à cette résurrection.

Ça dégomme dans mon entourage en ce moment. Des morts par-ci, par-là. Des vieux et d'autres moins mûrs qui n'avaient pas forcément envie. Des obsèques à organiser, qui coûtent chers. Un vrai profit le marché de la mort qui tue. Il est dit qu'ils seront obscènes jusqu'au bout. Personnellement, je n'ai besoin de rien. Si, je l'ai dit, d'une place ensoleillée au cimetière pour réchauffer mes vieux os après le rapatriement de mon corps ensablé. Quatre planches ou pas et mon épitaphe sur une pierre. C'est cela, juste ma pierre et des cendres en dessous. Et encore, l'épitaphe, j'ai comme un doute car qui viendrait le lire ? Il a du sens pourtant. Mémoire d'outre-tombe, le sens après la vie. C'était la fête des morts hier. Tous ces gens habillés en noir, ce n'est pas vraiment la fête. Plutôt gâchée la fiesta je trouve, cela manque de réjouissances et de couleurs, de transes et de fanfares.

C'était donc ça le sens de la vie, la remplir. Je peux mourir disait-il, j'ai bien vécu. Le contraire, cela donne. Je ne peux pas mourir, j'ai mal vécu. Je comprends mieux certains acharnements. Je comprends ma difficulté à admettre mon évidence. Je peux mourir, je n'ai pas très bien vécu. En effet, cela ne sonne pas comme je l'aurais souhaité. Si et seulement si. Je le sens aujourd'hui, passée l'échéance de mes 46 ans. Tout mon passé est bien posé, digéré, reposé, adopté. Un bien joli sentiment de bien-être dérisoire et somme toute sympathique. Au plaisir de vous entendre et de vous revoir.

Parfois, j'aimerais un peu plus que presque rien. Parfois, une drôle d'image circule dans ma tête. Je me dis que j'apprécierais rester un peu plus longtemps pour la voir et pour l'avoir. Pour la posséder, pour me dire que je l'ai eue et qu'alors, je peux mourir rassasié. Ainsi pourrais-je décrocher son pendentif et le poser à côté de nous. Il est rouge et noir. Rouge comme celui que l'on voit sur les vitraux de certaines cathédrales, profond, sanguin. Et puis c'est tout. Je l'aperçois ma voute gothique, flamboyante, illuminée de mille couleurs et mon sentiment qui s'accroche aux surfaces des pierres. Vivre pour elle et pour lui. Elle est jeune et lui commence à se faire vieux. Elle a la peau blanche, très blanche, des yeux étranges. Je pense souvent à elle et à son visage livide, à ses habits noirs.



Des fois, je me demande ce que je fais là, tellement je m'emmerde. Comme Ferdinand, qui a 37° de température intérieure, constate la platitude de son existence. Mais comment peut-on vivre sans fièvres, sans délires, sans angoisses, sans phobies ? Comment peut-on vivre "normalement" sans se dire que la vie est une belle ... bouse de vache insipide !? Avec des moches et des mouches autour, c'est blurp non ? Avant, cela m'aurait révolté, indigné de parler ainsi. Maintenant, j'en souris et finis indifférent.

Indifférent, prêt à partir à n'importe quel instant. Hier, ma cadette a eu dix ans. Elle a cette enfant une conscience aiguisée du temps. Elle tient cela de son père. Papa, bientôt, cela peut être dans trois ans comme demain. Ah oui ? Ou jamais me dit-elle. Ah bon ? Waouh ! Je suis fortement impressionné. Je n'ai jamais échangé sur le sujet avec elle. Papa, au fait, je ne veux pas faire ma communion. Même la perspective des cadeaux ne me fera pas changer d'avis. Littéralement sidéré ! Cette enfant me renvoie sans cesse à moi enfant. Elle sait déjà qu'elle ne sera pas éternelle. Ce soir, elle va souffler ses dix bougies. Oui, elle a dix ans. Si vous ne me croyez pas, je vous pète la gueule à la récré. Non mais !

J'ai vu un film italien hier soir, dans la meilleure tradition des longs métrages transalpins. Ça parlait du sentiment probablement le plus répandu dans la galaxie, je veux bien sûr parler du sentiment de culpabilité. Illustration :

- Ce que je suis lui fait du mal
- Ce qu'elle est me fait du mal

Jusque-là, tout est dans l'ordre normal des choses. C'est une situation universellement répandue, marasme observable, vérifiable à tous les instants de l'existence. Il n'y aurait pas d'amour, seulement une capacité plus ou moins marquée à endurer. Dit autrement :

- Dois-je t'en vouloir d'être ce qui me fait du mal ?
- Dois-tu m'en vouloir d'être ce qui te fait du mal ?

Autrement dit :

- Dois-je m'en vouloir d'être ce qui te fait du mal ?
- Dois-tu t'en vouloir d'être ce qui me fait du mal ?

Pour la plupart des individus, la question s'arrête à "Dois-je t'en vouloir" et la réponse est le plus souvent oui. C'est là que le sentiment de culpabilité apparaît pour celui ou celle qui subit la pression du "Je t'en veux d'être ce qui me fait du mal". Non, je ne m'en veux pas d'être celui qui te fait du mal. Parce que de moi, il faut bien que quelque chose en sorte. La vraie, la seule liberté qui pourrait exister serait de ne pas éprouver de sentiment de culpabilité. S'affranchir à jamais de celui-là. Je n'y suis pour rien puisque j'existe. Pour moi, la question s'est arrêtée à "Dois-je m'en vouloir", la réponse est non et "dois-je t'en vouloir", la réponse est non. Pour toi, la question s'est arrêtée à "Dois-tu t'en vouloir", la réponse est non parce que tu en es incapable et "dois-tu m'en vouloir", la réponse est et sera définitivement oui. Cette petite démonstration, rapide, claire et précise

m'encourage. Je me sens convaincu par ma compréhension du mécanisme.

Amusant. L'autre jour, je me suis demandé en passant à pied sur le pont d'Orléans. Pourquoi cette jeune femme en voiture me sourit-elle et me dit bonjour, je ne la connais pas ! Le pire dans cette toute petite histoire, c'est qu'elle était jolie comme un cœur. Alors bon, voilà que je rentre chez moi avec une sorte de tiraillement. Content d'avoir reçu un sourire certes, mais perplexe sur la raison de ce sourire. Comme l'envie de la retrouver et de lui demander, d'en savoir plus. Et puis non. Très bien, puisque c'est comme ça, à mon tour de jouer. Deux trains vont dans la même direction. Ils se suivent côte à côte à la même vitesse. Juste le temps pour moi d'apercevoir dans le wagon d'en face une jeune demoiselle. Apparemment jolie, plutôt bien foutue au premier coup d'œil. A son tour de regarder dans ma direction. T'as rudement bien fait ma chérie. Voilà pour te servir quelques signes de la main, un baiser envoyé avec deux doigts et un large sourire entendu. Vas-y, tu peux rentrer chez toi maintenant retrouver ton petit copain.

Ma vie, je ne la vis pas. Ma vie, elle s'écrit à peine. Et je m'écrie dans le vaste espace de la feuille. Quelle tristesse embarquée ! Un cri de désespoir peut-être dans la nuit se fera entendre. Ce n'est pas sûr, cela ne sert à rien. J'ai en effet tout dit, fait tout le tour. Le cri n'est pas sorti des profondeurs. Comme un enfant qui viendrait au monde sans crier, sans pleurer. Cet enfant meurt dans l'instant. Crier aujourd'hui ne ferait rien de plus que retarder l'échéance.

L'homme qui marchait pria la brume de venir s'installer de manière définitive sur la plaine. L'homme qui marchait se demandait souvent ce qu'il ferait si homme il était à vouloir vivre sa vie. Le simple fait d'avoir à se poser la question l'affligeait beaucoup. Cela était clair, il passait à côté en marchant. Si j'étais homme à vouloir vivre ma vie, je ferais quoi pour revivre avant de mourir ? Cette question est arrivée récemment à ma conscience, chargée de sens et déjà lourde de sous-entendus. Bonjour, comment vas-tu ? Bien, l'existence m'emmerde et je suis rempli de vide jusqu'à la gueule. Bien sûr, je ne vous dirais pas ça, trop théâtral, trop inattendu, pas assez conventionnel. Poser la question, c'est la ramener sans cesse à soi. La prendre puisqu'elle est arrivée, l'enfermer à quadruple tour et en crever de tristesse. Si j'étais homme à vouloir vivre ma vie. Il ne s'est donc rien passé, rien tenu, rien retenu, rien ne s'est opposé à ma nuit et au voyage en son bout. Ma vie ne m'a pas servi. Ce matin, la brume est venue, épaisse, dense et grise. Autant que mon âme défunte. Ma vraisemblance n'est pas celle que je vis, de cela j'en suis convaincu. Petite vie de merde sans reliefs et sans éclats, inutile.

J'ai encore oublié ce que je voulais écrire. Est-ce que cette pensée a définitivement foutu le camp ou est-elle encore là, recroquevillée dans l'ombre ? C'était bien je crois. C'était, c'est tout. Les choses peuvent ainsi perdre toute valeur. J'ai surtout oublié de faire, de provoquer des situations. De faire irruption dans le présent avec force et assurance. C'était quelconque comme transport. J'ai oublié de baiser par exemple. Je ne sais pas, je ne comprends pas très bien pourquoi. Peut-être que je ne sais pas très bien lire le désir des femmes, le décrypter, y répondre. Peut-être suis-je par nature trop passif. Pourtant papa en a sauté autant qu'un wagon pourrait en contenir, soit 28 rangs de quatre places. Moi, mes dix doigts me suffisent amplement pour compter mes introductions. C'est à ne rien y comprendre. Tel père, tel fils, mon cul oui.

Une envie de mourir, un désir de sodomie, le souhait de ne rien dire parce que cela ne sert à rien. Ça marche ensemble, dans l'enfilade des rêves. Une envie de mourir, je ne sais pas trop. Une chose est sûre, le chemin dans la pénombre était très étroit. Il y avait juste la place pour une monoplace, un cercueil à roulettes. Et au-dessus du chemin serpentant, les feuilles des arbres étaient grises. Un chemin dans une montagne russe. C'est ici qu'il s'arrêta, devant les immeubles étranges d'une petite ville. On se serait cru devant les immeubles staliniens d'un parc miniature pour enfants. Staliniens mais petits riquiquis. Et sur la gauche là tout près se dressaient des mausolées immenses, beaux et majestueux. C'est le parc sans murs des morts de la bourgade. L'entrée est immédiate, sans file d'attente et sans frontières illusoire. Non, je n'irais finalement pas par-là. Vers la droite, il y a des gens qui affluèrent de toutes parts, comme sortis de terre ou venant des airs anthracites du ciel. C'est une sorte de bal, de fête municipale avec des instrumentistes. Et puis ils repartirent comme ils sont venus, sans mots dire et sans faire de bruit. Peut-être étaient-ils les âmes du champ d'à côté sorties pour l'occasion ? Je la trouvais effectivement sans consistance la dame qui s'est assise sur mes genoux. Et puis s'en est allé le rêve de la nuit. Vint le suivant, vinrent foi de Petitjoseph les fois où je ne pus prétendre au moindre orifice. J'en ai rêvé pourtant, avec obsession et persévérance. Tous ces petits trous du cul qui se dérobaient à moi, pour de vagues raisons et de faux prétextes. Difficile d'assouvir ses pulsions, même la nuit. Pourtant la nuit, il n'y a plus de contraintes, de limites et de mauvais sortilèges. Pourtant la nuit, tout est permis. N'est-ce pas le contenu du jour qui devrait être comme le contenu de la nuit ? Je crois qu'il y a une erreur de distribution, une confusion coupable. Une chose semble certaine, c'est que le débat de la nuit dernière ressemblait à s'y méprendre au débat télévisuel de la veille au soir. Genre quatre, cinq illustres écrivains réunis autour d'une table ronde qui débâtent de l'intérêt d'écrire. De l'intérêt de parler ? De dire ? Moi, par exemple, hier soir j'ai essayé de dire que je ne faisais pas quelque chose. On ne m'a pas cru. En fait, elles continuaient à suivre leur idée commune sans tenir compte de mon propos. Je parlais pour ne pas être écouté, pas compris. Alors écrire pour d'autres ? Non. Bien, ça c'est fait, définitivement enterré comme projet. Je suis définitivement seul, comme Pieter sur la plage de l'hiver.

Mes mots, où êtes-vous ? Vous êtes là fort heureusement. J'ai bien cru vous perdre un instant. Vous perdre jusqu'à ma fin que je ressens parfois si proche. Rien, ni personne. A part vous, mes mots. A quoi cela tient toute cette histoire finalement ? A des petits riens, un mauvais départ, une sensibilité malade. A quelques rêves qui ont mal tourné. A des attentes restées vaines. Aussi loin que je puisse remonter, je reste le prisonnier de mes songes. Corps abstrait, un peu trop discret, je passe pour ainsi dire inaperçu. Et pourtant, ce n'est pas faute de me regarder dans les glaces. Partout, je vérifie ma présence. Elève, bidasse, employé Petitjoseph ? Oui ? Présent. Petite vie qui s'étire entre les collines, sur les routes de nuit faiblement éclairées par la pleine lune. Ma lumière n'est pas celle du soleil éclatant. A quoi cela tient tout de même d'avoir le destin d'une ombre ?

PAUSE RITUELLE



Pieter W. est décédé à l'âge de 44 ans. Une vague l'a emporté alors qu'il construisait un château de sable sur la plage. Pas n'importe quel château, non. Plutôt une cathédrale dans le style gothique flamboyant. Une cathédrale qui comme lui allait finir emportée par la mer. C'est d'ailleurs ce qui se produit. Tout se doit de terminer ainsi pensait-il.

L'humanité progresse doucement disait-il. Pas plus qu'elle ne progresse. En fait, l'humanité ne prend pas d'orientation précise. L'humanité se contente d'exister un peu comme ça vient, au jour le jour. Et dire que dans ce recommencement incessant, il y a eu des grands personnages. Des grands quoi ? Qui ont fait quoi ? Qui ont par la conscience essayé d'entraver la fin collective ? L'énormité de certaines impostures est affligeante. Il faut forcément être dedans pour être d'accord, ne pas voir. Il y a des statues qui feraient bien d'être déboulonnées. Avec moins d'inhumanité et plus d'intelligence, nous pourrions progresser. Avec plus d'inhumanité et moins d'intelligence, nous régressons chaque jour davantage.

Je reviens toujours à vous, mes mots. Toujours, en dernier lieu. Après tout, après vous, après l'amour, après le travail quotidien. Vous êtes ma survie, ma bouée de sauvetage.

La vindicte populaire, ça tient à peu de choses, à quelques esprits mal intentionnés qui embarquent la masse informe des suiveurs dans des mouvements bien inconsiderés. La foule bête et méchante, livrée aux bas instincts, c'est moche ! Ah mon Dieu qu'ils sont cons ! Que l'humanité est laide, immonde et pleine de vices !

Je me suis réveillé avec la mort ce matin. J'ai eu tellement de mal à ouvrir les yeux. Si j'avais pu ne pas les ouvrir sur cette horreur blême, ne pas avoir à me lever. Je serais bien resté allongé, froid et raide comme un macchabé. Qu'aurais-je eu à regretter du temps passé même si cela ne sert à rien ? Me promener sur le bord du fleuve avec ma fille me tenant le bras et puis c'est tout. La vie est à ce point une ligne qui traverse deux points. Et puis tout s'efface, les points et la ligne. Comme à l'école, il suffit de prendre un chiffon et de nettoyer le tableau, point à la ligne.

Horreur, malheur. Son insatisfaction permanente finit par être hyper pénible, putain de bordel de merde ! Mais qu'elle aille tenter sa chance ailleurs ! Son autre vie, celle dont elle rêve. Il est bien là le problème, ce n'est qu'une vie rêvée, par opposition à celle en cours. Une mauvaise réaction en somme, un fantasme à la con, nécessaire, contrepartie indispensable pour tenir dans cette vie-là, atroce, abominable. Je ne propose rien aussi, c'est de ma faute. Proposer quoi ? Que je me sente bien pour deux. Vaste fumisterie. Le bien-être, c'est une disposition intérieure, un truc qui s'acquiert avec le temps, un travail sur soi. Chacun à son tout petit niveau doit faire le boulot.

Des plaisirs, comme ça se prononce ducon la joie.

Elle tombe de sommeil, il fait la grimace. Je l'ai déjà vue quelque part. Sur un champ de courses dans le midi de la France. Ou bien était-ce dans cette boîte de nuit où les femmes s'adonnent à des jeux érotiques ? Lascive la cible, indolente, prête à tout, prête à bondir et à me dévaster. J'adore sa langue de chatte et sa petite taille. Ses cheveux bruns

me fascinent. Je finis par être sensible à un nombre de choses féminines, c'est impressionnant. Elle est elle et toutes à la fois, un seul corps, une seule obsession. Je la vois d'ici se balancer, la tête en arrière, était-ce lors de cette soirée de débauchés à la Bastille ? Elle fut prise comme il se doit et reprise en trois mouvements de corps à corps, sans aucun désaccord. Forcément me disais-je depuis l'aube des temps. C'est toujours la même histoire en fait ou en somme, c'est suivant ou selon. Nous le savons tous les deux, nous sommes dans la confiance. C'est un secret maintenant, que beaucoup d'hommes et de femmes ignorent. 19:08, je suis en mode silencieux. Je ne dis rien et pourtant elle me parle et me répond.

Je voulais dire plein de choses et puis, je les ai encore oubliées. Il faut que je passe voir cette actrice, d'une rare élégance. Très second empire, un modèle qui ne se fait quasiment plus de nos jours. La vie avance sinon. Avec moi pour l'instant. La mort, c'est tout de même une bonne chance de s'en sortir. Heureusement qu'elle est là en somme parce que ce serait intenable de supporter toute cette incivilité grossière. Rien, ni l'inverse, ni son contraire. Rien et puis plus rien. Je ne sais pas si je l'ai déjà dit. Probablement. Ah oui, mon fameux rêve de l'autre fois. Toutes ces classes de femmes que j'allais visiter dans le plus grand secret. Ces regards alors tournés vers moi, toute cette attention. Ce fut ma vraisemblance, ce pourquoi j'ai été conçu. Etre regardé sans agressivité et avec un peu d'intérêt, même feint, ce n'est pas gênant. Si fin soit-il, c'est amplement suffisant. Etre regardé par maman. Par le désir d'une femme qui ne soit plus ma maman. Passer de l'une à l'autre. Je cherche, les spéciwomens sont rares. La pute de mes rêves est partie en voyage d'affaires avec papa. J'attends son retour avec une relative impatience. Pendant ce temps, à force d'attendre, je m'épuise un peu en conjonctures terrestres. Il faudrait que j'essaie d'écrire ce qui ne peut se dire, c'est-à-dire le contraire de quelque chose de construit par la pensée. Un fatras de mots, une sorte de gerbe incohérente à l'image de la vie.

Un, trois, je me lance dans les couloirs du labyrinthe. Cela risque d'être un peu long. Je vais essayer de prendre sur la droite pour commencer bien que ne conduisant pas. Je marche à pied ou à cloche-pied, une corne sur la tête et une cloche au tour du cou. C'est un bon départ dans l'existence. Il y a là de quoi faire une excellente fortune. De quoi avoir à nouveau bonne mine. Il faudrait que je puisse manger avant de rentrer dans le dédale. Je ne vois pas faire la traversée le ventre vide, à finir à trois pattes. Des haies apparaissent dans mon champ de vision, voilà qui n'est pas très praticable. C'est bientôt la saison de la fauche, peut-être verrais-je des têtes dépassées ? Tiens, un corps ennemi qui gît, qui n'a pas eu le temps de s'enterrer. Il devait probablement chercher à tailler la haie trop haute avant l'heure, vu son bras en l'air tout raide. Ou bien faisait-il un signe et il en est mort. C'est mal fait pour lui, il en est mort le bienheureux. Pause d'un petit quart d'heure, d'une dizaine de minutes. Un petit en cas de panique serait le bienvenu. J'ai les pieds fourbus, le museau en l'air et un peu de vide dans ma besacière. Silence, je retourne la situation à mon avantage. Un dégraissage de poireau s'impose, de quoi m'administrer une bonne branlée en race campagne. Je ne trouve pas de synonyme à jouissance temporaire. J'ôte ainsi le doigt de ma pause et reprend mon chemin dans la pénombre. Ma pauvre Isabelle, une luxure du genou. Ce n'est pas très courant, je crois. Elle boitille, cherche à m'emboîter le pas. Y aurait-il dans l'air une odeur de sentiment ? J'aimerais tellement pouvoir la prendre entre mes bras articulés. Un vent dépressif souffle dans mes voiles et me projette au loin. C'est une trop grande dépression qui s'abat sur ma peau. Et jusqu'où vais-je aller comme

cela ? C'est quoi cette histoire au fait ?

Il était une fois une marchande de foies qui n'avait pas foi dans son insignifiance. Alors parfois, il y avait dans l'air un peu de tout, du vent et des brulures intimes, des cris et des chuchotements ménagers, de longs monologues du vagin. Que des trucs qui ne servaient à rien. La vie n'est-ce pas, c'est forcément autre chose, forcément mieux. Vous comprenez quelque chose vous ? Moi, je ne comprends plus cela.

La présence du défunt. J'avais en venant au monde une présence de défunt. Je pense à mon croque-mort réformé de l'hôpital militaire de Nancy. J'étais le même sans le savoir. Plus de vingt ans pour en prendre conscience. Une vie en trompe-l'œil, on dirait une chouette vie. On dirait une vie avec du relief alors que le mur reste plat.

Pourquoi écrire devenir insignifiant alors que je le suis déjà ? Depuis le début, depuis cette vie-là. Une fine couche de blanc recouvre la terre froide et le ciel est gris. Des gens bossent dès le matin dans le train. C'est stupéfiant la masse de papiers qui sort des sacoches si tôt. Moi, je suis sans importance. Moi, en fait, j'ai cru devenir quelqu'un. Et puis finalement, je suis resté personne. J'ai l'impression très précise d'une vague anonyme qui répand son écume dans mon corps désolé. Autant que mon esprit. Rien, aucun mérite, aucune récompense, aucune indulgence. Envie de fermer les yeux, de me laisser bercer par le ronronnement du train. Envie de rien, de dormir pour que les rêves me rattrapent. Envie d'ombre, de pénombre, de voir votre bouche rouge qui baille. Envie d'un très grand sommeil, d'une mise en veille prolongée. J'ai froid, je tremble un peu. Comme parfois le soir, après avoir bu un peu trop de mauvais vin et que mon cœur s'emballe. Je n'ai donc plus rien à faire ici, mon sort étant scellé. Ce n'est pas demain qu'une nouveauté apparaîtra, non. C'est une histoire sans lendemain tout compte fait.

Demain pas plus, ni moins qu'hier. Peut-être moins qu'aujourd'hui, c'est encore possible. Plus, je ne vois pas comment. Décider de ne plus vivre, c'est mettre fin à la routine. C'est heureux. Ou vivre comme si cela était évident. Je sais maintenant que malgré tout ce que j'ai perdu en cours de route, je peux continuer à vivre en n'ayant rien à me mettre dans l'esprit. Contempler, ressentir le néant. Hier, c'était la fête des amoureux, la fête des crétins qui se sentent obligés de faire des cadeaux à leurs conjoints. Dernière perte, dernier délestage. Je n'ai donc plus de croyances, le néant a pris résolument possession de mon être.

C'est quoi le mode d'emploi d'un homme vide qui se nourrit d'images ?

Va-t-elle enfin me signer mon bon de sortie ? Moi le grand boulet qui n'aura à la fin de l'histoire que des torts. C'est dans l'air je crois. Je crois même qu'elle a admis cette hypothèse et qu'elle n'attend plus que le moment opportun pour me signifier mon congé de longue durée. Je vais être libéré pour mauvaise conduite. C'est très bien me dit ma conscience. Ce sera ma dernière liberté, mon ultime durée. En effet, ne comptez pas sur moi pour recommencer un tel enfer. Jamais vous m'entendez ? Plutôt crever sur place. J'en rote de joie à l'avance. C'est dire à quel point je ne suis pas convaincu. Mais j'ai encore un peu de temps pour le devenir, con et vaincu.

Je n'aurai pas la lâcheté de devenir quelqu'un. En même temps, je n'en ai pas les capacités. Ce n'est pas la peine de se dire ce qui va de soi. Ou plutôt si, pour se l'avouer clairement. C'est la différence entre moi qui sais qu'il ne sait rien et ceux qui croient tout savoir. C'est l'intérêt, l'objectif. Que la conscience admette le néant comme principe fondateur de toutes les expressions vivantes. Je ne suis rien, je ne serai rien, je n'ai jamais été quelqu'un. L'affaire est donc entendue, je n'ai pas de regrets. J'aurais pu être un homme politique par exemple. Mon dieu quelle horreur ! Des lâches auraient voté pour moi, moi qui crois tout savoir et qui ne fais quasiment rien. Homme politique français, du lourd. Ah les cons bornés ! L'important, c'est d'adhérer. Pas aimer, non, adhérer. Les veaux ! Votez pour moi qui sais tout mieux que les autres !

Bonjour. Qui êtes-vous ? Où êtes-vous ? Je suis la mort qui vit. J'ai le chic tout de même pour refroidir l'atmosphère, pour glacer l'ambiance. Je suis la mort qui vit. Un truc très inconvenant, très embarrassant, vous en conviendrez. Que faire alors avec une mort qui vit ? Rien, la laisser dans son coin s'épanouir, se répandre. C'est une joie, un plaisir ineffable, un truc de grand malade. Je suis placé exactement à l'opposé de vous. Par rapport à l'axe de la réalité, je suis symétriquement votre miroir insaisissable. Bien que n'ayant pas le statut, nous sommes d'accord. Miroir implicite, non déclaré à l'administration centrale. Je suis là incognito, que cela se sache un peu. C'est important toujours de chercher à identifier son interlocuteur, cela doit rester un instinct. Imaginez deux secondes que je puisse vous faire mourir d'introspection, j'aurai l'air fin moi avec toute la famille sur le dos. Non, il ne faut pas plaisanter avec ça, restez vigilant surtout, ne baissez pas la garde.

Putain, qu'elle était bonne ma stagiaire ! Parce que bon, si un sens doit exister, c'est bien celui-là. Direct dans vos trous madame. Ah bah oui, c'est évident. Femme parfaite pour la culbute. Aujourd'hui, c'était la journée de la femme, j'en ai profité. Je me suis à genoux à côté d'elle pour lui expliquer un truc pas facile. Je lui ai fait remarquer que peut-être ce n'était pas si souvent, qu'elle avait intérêt à profiter d'un tel moment. Ce qu'elle fit semble-t-il, m'avouant à voix basse qu'elle aimait bien ça. Tu m'étonnes ! Il fallait cependant rester concentré sur l'objectif pédagogique, qu'elle comprenne l'enjeu. Soit vous réussissez la manip, soit je vous baise.

Si tout le monde entier était musulman intégriste, ce serait amusant. Toutes les femmes du monde recouvertes de la tête au pied avec des bâches de couleurs différentes. Les pucelles formées en blanc, les mariées en jaune comme le soleil, les femmes adultères en rouge (à ne pas confondre avec la pute de métier, important), les fraîchement ménopausées en gris clair, les vieilles peaux inutilisables en noir et les putes de métier en chocolat. Pourquoi en jaune les mariées ? C'est comme vous voulez, bleu comme le ciel, c'est bien aussi. Ce qui serait important, c'est que le code couleur soit bien admis par tous les hommes. Non parce que sinon, ce serait le bordel. Il risquerait d'y avoir des malentendus entre barbus. Surtout, ne pas mélanger le rouge et le vert parce que les daltoniens ne s'y retrouveraient pas. Faut penser à tout, c'est un privilège d'homme. Bien sûr, tous les mariages seraient préalablement arrangés. Il ne serait être question de soulever cent douze bâches avant de trouver la bonne. Vous imaginez la perte de temps ! De toute façon, il ne serait pas nécessaire que l'élue soit belle puisque les putes en chocolat seraient là pour pallier les insuffisances matrimoniales. A la réflexion, femme

adultère ?! Catégorie improbable dans ce monde parfait. Soit pute, soit soumise. Sinon, aujourd'hui, c'est la journée de la femme. Au fait, il y aurait comme un problème dans cette organisation parfaite... comment reconnaître son épouse parmi toutes les autres jaunes ? Une idée ? Eh bien oui ! A l'ère de la technologie, rien ne vaut un bon code-barres sur la marchandise, bien en vue en haut de la bâche, entre les deux omoplastes.

Pendant ce temps-là, sur la plaine de Beauce, un lapin court après une lapine...

"Viens par ici que je te mette un coup de pine" dit le lapin à la lapine.

"Comment ça ? Et ta copine ?" demande la lapine, qui ne s'arrêtait pas de courir.

"T'occupe pas de ma clandestine" rétorque le lapin visiblement agacé d'avoir à galoper comme un dératé.

"Eh bien, puisque c'est comme ça, pour ta pénitence, tu ne m'auras pas !" lance la lapine.

"Et pourquoi cela ?" demande le lapin très énervé.

"T'es pas à Kaboul mon pote ! Ici, je fais ce que je veux !" répond dame lapine qui commence à se la raconter avec ses grands airs de femelle libérée.

"Mon lapin, tu vas devoir rentrer dans ton terrier avec ta pine sur l'oreille" lui adjoint-elle, comme pour bien enfoncer le clou.

Jeannot Lapin se dit que finalement babouin dans un pays féodal, c'est mieux que lapin, c'est plus cool, moins compliqué ! Et que la branlette, en désespoir de cause, ce n'est pas si mal !

Des nord-coréens sont venus à Paris, capitale de la France dite démocratique. Pas n'importe lesquels, non ! Des musiciens chevronnés formant tout un bataillon philharmonique. Ils ont débarqué pour donner des concerts avec leurs homologues français. Contents les gars d'obtenir ainsi un peu de liberté, certes sous conditions, mais quand même. Vous imaginez un peu les sentiments de ces gens-là, rien que de se balader sur les Champs-Élysées. Ce n'est même plus un kif à ce niveau-là, c'est la jouissance assurée, le sliboune inondé ! Bon, sauf qu'il va falloir qu'ils repartent au pays d'autrefois. Ils les ont prévenus. Le premier qui ne rentre pas au bercail stalinien, sa famille sera éradiquée sur plusieurs générations. Sinon, c'était comment alors cette petite escapade à Paris ? Cool ? Vous en avez bien profité parce que ce n'est pas demain que vous y retournerez. En même temps, le célibataire qui n'a plus de famille, même pas une cousine issue de nippon, il est tranquille. Il peut demander l'asile politique en un seul exemplaire. Du genre je vous le mets bien profond dans l'oignon bande de vieux débris, tas de grosses chiasses immondes et puantes. Là, tellement il est heureux le gars de sentir le vent de la liberté conditionnelle qu'il risque l'implosion sur-le-champ ! En fait, ce n'est pas une bonne idée, vous devriez rentrer chez vous avec les autres. Il vous restera toujours l'imaginaire et un peu de bons souvenirs, c'est déjà ça. Vous savez, toutes nos vies s'effaceront à nous autres alors à quoi bon ! C'est bien la dictature aussi, cela a du bon, c'est bien organisé, tout bien pensé. Il ne faut pas croire, ici aussi, il y a des gens qui désespèrent pour d'autres raisons.

Un peu comme moi ce soir. J'ai l'humeur schlass. Peut-être est-ce parce que. A cause des premiers rayons du soleil ? Des attentes déçues ? De l'inconstance des gens ? Des promesses non tenues ? A cause peut-être de la disparition quasi définitive de mes crises d'angoisse ? A cause de la torpeur, du changement de saison ? A cause que je ne l'ai pas aperçue elle ? D'habitude, elle est dans le train de 18h27. Peut-être à force de devoir

toujours tout perdre ? Mon portefeuille un certain mardi en fin de journée dans le couloir des horreurs citadines. C'est tellement bien de perdre son identité. Cela ne peut pas être la cause de mon humeur maussade. A cause de tout, du néant, des morts en séries alors ? De tout ce qui revient au même, sous des apparences différentes et jamais apaisées ? A cause de ces drôles de mots qui ne veulent rien dire ? Alors, quoi ? A cause sûrement que je n'attends plus rien... Que je croyais attendre et que je n'attends plus rien en fait. En vie, pas en vie, c'est pareil maintenant, c'est la même absence. Me voici au taquet de l'insignifiance et de la liberté intérieure. Là, je dis chapeau, c'est du bon travail. Je suis devenu un étranger consacré. Il a été long le chemin pour arriver jusque-là. Vraiment, je te prie de recevoir l'assurance de ma plus profonde et sincère considération.

C'est cela qui déçoit parfois, l'absence d'efforts de la part de quelques-uns. L'absence d'engagement moral, de fidélité affective. Pourquoi pas une certaine forme de reconnaissance, après tout. Même si cela n'est pas indispensable. Oui, pas cool dans l'ensemble. Je suis déçu souvent, tout le temps. Pas de quoi compromettre mes récentes dispositions. Ils ne m'auront plus les ingrats. Je suis inatteignable. C'est commode le néant, ça résout plein de soucis relationnels. Et toc, dans vos faces de petits joueurs !

La vie, comment pourrait-elle se résumer ? Tu nais, t'as des problèmes, tumeur, t'as plus de problèmes. En fait, ça prend bien la courge l'existence ! Un peu trop parfois !

Rien, même pas l'amour. Rien. Il n'y aurait que la foi qui sauve. Toutes les fois en quelque chose. Rien, même pas l'ombre d'un cynisme, d'une cupidité. Même pas capable d'être au-dessus à distribuer les taloches. Ils ne sont pas beaucoup à ce rang, à gouverner les destinées des petites gens. Je comprends mieux ceux qui arrivent à vivre et parfois bien vivre en se mettant à côté. Qui réussissent des choses discrètement loin des rapaces. Moi, jamais, même pas une petite consolation, que des projets avortés, des idées qui ne se sont jamais concrétisées. Face aux vides, la seule posture cohérente reste la solitude. La désirée et la non-souhaitée. Rien à attendre, je n'attends plus. Je suis content, défait, neurasthénique, transparent.

Pourtant, elle a naturellement la bouche ouverte, les sourcils en accents circonflexes et des yeux verts à couper le souffle. De quoi finir complètement bleu. Ouvert ou bleu. Ou fermé aussi, c'est une autre possibilité, plus courante. Indisponible quoi, non réceptive. Je peux vous parler ? Oui mais alors, que pour me dire ce que je veux entendre sinon ce n'est pas la peine. Putain de ta race, j'avais oublié deux secondes la disposition habituelle. Fermée à toute réciprocité dans l'échange. T'es bête ou tu t'entraînes ? Tu fais et tu dis ce que maman a décidé, ce n'est pourtant pas compliqué à mémoriser ducon la joie la bite en berne. Il n'y a pas d'amour, t'as compris maintenant ou j'en remets une couche ? Ça va, ça va ! Tu fais plaisir à maman, c'est tout ! Mais heu... Chut ! Tu fais comme elle a dit ! ... Ta mère !

Ainsi vont les cons. Sur leurs deux pattes de derrière. Y aurait-il comme des problèmes à résoudre, jamais résolus ? Le temps efface tout. Toutes les traces des combats inutiles. Tous les stigmates de la merde humaine. Il y aura un temps où vous ne serez plus là. Qu'est-ce qu'on dit quand on est bien élevé ? Merci qui ? Merci mon chien ! Deux baffes dans ta gueule connard ! Où est la mèche que je fasse tout péter ?

De temps en temps, il y a des belles choses qui apparaissent. Aussi incroyable que cela puisse paraître.

J'ai encore quinze ans professionnels à tenir. Putain, c'est long, c'est court. Je ne tiendrai pas en l'état si longtemps. J'approche de la cinquantaine en plus, pour ne rien arranger. Formateur bureautique, cela ne fait pas un peu pitié ? Genre de gars à mettre dans la benne des non recyclables. Avec les encombrants de son espèce. De l'espèce des ratés. C'est bien ce que je disais, il y a un rat dans raté. Cela ne peut pas être une coïncidence, des gens biens ont dû y penser.

Toute une nuit à ne pas dormir, c'est long. Très long, trop fatigant. Lorsque le réveil a sonné, j'étais encore éveillé. Alors, j'ai pensé qu'il fallait que je m'endorme pour de bon. J'ai pourtant essayé d'aller travailler, j'ai pris une douche, je me suis habillé. J'ai même pris le tramway jusqu'au bus que je devais prendre, que je n'ai finalement pas pris. Je suis rentré me coucher, j'ai pris une dose de bromazépan en souvenir du bon temps. Du mauvais temps non ? Des larmes et des éructations, du temps d'avant qui ne sera jamais tout à fait terminé tant que je demeurerais vivant. C'est cela le constat de toute ma vie. Croire que je suis à l'abri alors que je suis encore à découvert, autant que sur mon compte courant. Disons d'une certaine somme, d'une certaine masse monétaire. J'aimerais tellement que tout s'achève en moi.

Le mardi 13 mars, alors que je me trouvais dans un RER, au départ d'une station de banlieue lugubre, j'ai eu la désagréable surprise de ne pas retrouver mon portefeuille une demi-heure après avoir embarqué à bord. Envolé, parti dans la stratosphère. Alors, il me prit l'envie de refaire ma carte d'identité, histoire de pouvoir justifier de mon identité au cas où. L'occasion était belle en même temps de tout perdre, mon nom et ma nationalité. Plus que la peau sur les os et rien d'autre. Bon, le réalisme de la situation l'a emporté, j'ai dû me résoudre à retrouver un numéro d'enregistrement sous peine de complications inutiles. Ainsi, je me rendais au commissariat de police le plus proche. Bonjour, j'ai perdu mon portefeuille avec ma pièce d'identité. Allez-vous faire foutre monsieur, cela ne nous intéresse pas ! Ah bon ? Mais alors ? Allez en mairie, ils font cela très bien. D'accord monsieur l'agent. Bonjour, j'ai perdu mon portefeuille avec ma pièce d'identité. Nous ferons une déclaration de perte lorsque vous déposerez votre demande de renouvellement. Ah bon ? D'accord. Et que faut-il comme papier pour déposer une demande ? Un extrait d'acte de naissance et quelques autres bricoles. Ah très bien ! Bonjour madame, je voudrais un extrait d'acte de naissance s'il vous plaît. Vous avez une pièce d'identité ? Ah non puisque je l'ai perdue (ou comment l'avoir dans le cul ai-je pensé). Pas de pièce d'identité, pas d'extrait ! Pas de bras, pas de chocolat ! Vous comprenez, comment savoir que c'est bien vous Pierre-Olivier Petitjoseph ? Une photocopie du livret de famille ? Pas valable. Ah bon ? D'accord, je l'ai volé, je ne suis plus moi, je ne suis pas de bonne foi ... Et alors, comment faut-il que je fasse pour usurper ma propre identité ? Heu ... vous avez une épouse ? Oui, en effet. Alors, elle doit faire la demande pour vous et nous envoyer la photocopie de sa CNI... Et si je n'avais pas eu d'épouse ? Dans le cul ! Ah d'accord, parfait ! Donc, en France, pour perdre son identité, il faut être célibataire, sans parents j'imagine, ne pas conduire et ne pas voyager loin. Très intéressant. Ma chérie, j'ai une mission pour toi. Me faire un courrier pour retrouver mon identité sinon j'en perds la preuve. Hein ? Oui, je sais. Les techno-bureaucrates sont au

taquet, c'est grave. Bonjour, je voudrais voter. Oui, je sais, c'est assez rare pour être signalé. Je comprends en même temps pourquoi mon manque d'empressement, à constater vos suffrages de fonctionnaires. J'ai une déclaration de perte de CNI et ma carte d'électeur. Ah non, pas possible. Qui nous dit que c'est bien vous ? Heu ... c'est vrai ça, qui me dit que c'est bien moi ? La déclaration de vol, je l'ai volée et la carte d'électeur aussi, forcément ! Donc, écoutez-moi bien tas de larves insignifiantes, je ne suis plus Pierre-Olivier Petitjoseph, non. Je n'ai plus que la peau sur les os.

Plus rien, plus d'illusions. Peut-être me reste-t-il quand même une dernière illusion à vivre. Celle de la liberté. De ne plus avoir à supporter les sensibilités perverties. La liberté est une solitude, la dernière du bloc, sa forme la plus aboutie. Une dernière illusion qui doit recéler comme les autres son lot de tristesse et de dérisoire. Il n'y a pas de raison non plus. Aucune posture ne devrait être plus favorable qu'une autre. Je le sais par avance, c'est une certitude. Disons simplement que c'est intéressant de tester toutes les impasses, tout bien vérifier par soi-même. S'assurer que toutes les issues sont bien fermées. Et puis, de toute façon, la mort effacera tout ça séance tenante.

La liberté... de penser qu'après moi le déluge. De faire ce qui n'est pas attendu, d'être ce qui n'est pas convenu. La liberté, je croyais le mot vain comme bien d'autres mots. En fait, non. Celui-ci représente bien une réalité quantifiable. C'est cela, il y a des quantités à prendre, des lots à saisir. J'ai eu l'opportunité d'en capter de bonnes doses. Elle sera encore la fin de mon existence, le plus possible, le plus souvent. J'aime bien cette idée malgré tout. Cela devrait me permettre de tenir le coup jusqu'à l'échéance. C'est vrai, c'est gratifiant, agréable, suffisant.

Les blés dansent sur les rythmes du vent. C'est beau ces danses de la dissidence. Le soleil est pour l'instant légèrement voilé. Franchement, cela ne se fait pas de paraître ainsi en public. Des gens ont pris possession de l'usine de sucre, elle ne sent pas très bon. Une gosse se mouche devant moi, discrètement. Le quai est vide, il n'y a personne en race campagne. Fait gris subitement, le voile s'est épaissi. Il y a bien quelques gros camions de toutes les couleurs sur la grande route qui mène à Paris. Tiens, une petite ville avec des maisons et des voitures garées. Sur le toit des maisons poussent des paraboles. Paraîtrait que ce n'est pas bon signe. Paraîtrait que des gens bizarres vivent en-dessous, pas comme vous et moi si vous voyez ce que je veux dire. Il ne faut pas stigmatiser, non non non ! Et pas d'amalgame non plus, non non non ! Attention, les gentils pouvoirs publics et les associations des droits de l'homme vont faire les gros yeux ! Vont porter plainte pour propos non conformes et contraires à la norme socialement admise. Ah oui, c'est vrai. C'est gentil de me rappeler à l'ordre établi des conventions instituées. Par qui déjà ?

Pas d'incitation à la haine, pas besoin. La colère ordinaire naît naturellement de l'hypocrisie et du cynisme des pourris gradés de ce monde dégradé.

Je voyais l'autre jour une pub pour un site de rencontres exigeantes. Oui, en amour, il faut être exigeant ! Alors chaque profil avait son niveau d'études. Sylvie Duchemin, bac+4, prête pour l'amour. Ah oui, moins de bac+4, l'amour n'est pas pour toi. Ah bah oui, plus tu es diplômé, plus tu es apte. Plus tu es un abruti, moins tu as de possibilités, ah bah ouais ducon ! L'amour, le vrai, il faut avoir un niveau d'études minimum sinon tu l'as

grave dans le rectum. En fait, c'est juste marketing comme truc. C'est un concept pour faire se retrouver ensemble les péteux de mêmes niveaux professionnels. Pour qu'ils s'aiment entre eux avec exigence ! Et après, il se passe quoi ? Je crois, je ne suis pas certain mais je crois que plus le niveau d'études est élevé, plus tu as le droit à un amour spécial, oui oui ! Merde alors ! Pourquoi n'ai-je pas fait d'études ? Mes parents m'avaient prévenu, tu le regretteras amèrement. Ah oui, en effet et pas qu'un peu !

Les filles, elles jouent constamment avec leurs cheveux. Je ne sais pas pourquoi. C'est important les cheveux on dirait. J'ai remarqué souvent quand on les regarde nous autres les mecs, qu'elles se mettent immédiatement à se tripoter la tignasse au cas où il y aurait quelques cheveux de travers qui auraient pour conséquence tragique de brouiller notre perception. C'est comme si leur position devait influencer notre appréciation. En fait, elles doivent penser les chéries qu'il ne peut pas y avoir de séduction possible sans une coiffure adéquate. J'en vois certaines dans une journée de formation changer trois à quatre fois d'apparence. Tout y passe, le chignon, la queue de cheval, la crinière flamboyante un coup à gauche, un coup à droite, enfin tout le tralala quoi ! Il y en a parfois qui les ramène vers le visage et d'autres qui les mettent dans la bouche. Vas-y que je te les suce pendant une plombe. Là, on n'est pas loin du toc. Enfin bref, elles se prennent un peu la tête avec leurs chevelures les filles.

Annaïg... Jamais je n'avais entendu ce prénom. Je ne savais même pas qu'il existait. Anna, c'est un joli palindrome forcément mais avec le ig, c'est comment dire ? Un peu bof tout de même. Cela ne sonne pas très bien. Des ig, ce n'est pas ce qui manque en Bretagne. Ma déduction fut immédiate, vous venez de là-bas n'est-ce pas ? Moi, par exemple, j'aurai pu porter un nom breton puisque Petitjoseph c'est Job et qu'il a existé au moins un Jobig en Bretagne, celui des étoiles. Jobig des étoiles, c'est un conte qu'il faut que je me procure. Annaïg m'a fait penser à Jobig et à ces femmes aux toisons rousses venues des terres du Nord. J'aurais bien fait une ballade irlandaise avec Annaïg, à contempler ses taches de rousseur. Nous aurions pu finir notre déambulation au pub, à boire et reboire des pintes de bières. Sauf que je n'aime pas la bière. Ce n'est pas grave, j'aurais pris autre chose. Annaïg par exemple, à la hussarde sur le comptoir. Genre le gars qui n'est pas là pour discuter pendant des heures, qui n'a pas une seconde à perdre, viril quoi ! Comme dans un film de la Métro, j'y serai allé franco. Mais non, mais si ! Cela me rappelle une petite histoire, vraie celle-ci. Un soir que je traînais seul dans le hall du casino de Trouville, prêt à miser quelques francs sur la table, mon attention fut attirée par l'hôtesse d'accueil qui paradait au milieu du hall. Jolie blonde, grand yeux clairs et grosses loloches, de quoi damner une compagnie de saints. Il devait être deux heures du mat bien tassées lorsque je décidais d'envisager une rencontre frontale. Boum badaboum, c'est qui qui ? C'est moi, Bond, James Bond. Normal dans un casino, je ne pouvais pas moins. La fille amusée, qui en a vu d'autres des abrutis dans mon genre, me répond. Moi, c'est Ursula. Sérieux ? Tu fais quoi après le service poupée ? Rien de spécial. Alors, prépare-toi pour le grand soir, nous allons à Honfleur dans une taverne de ma connaissance où il fait bon enfile... les godets. Un détail, je ne conduis pas, on prend la tienne ? Putain, le toc, un Bond sans bagnole, même pas en rêve. T'inquiètes pas, la prochaine fois, je ramène la Jaguar quand j'aurai passé le permis. Et voilà qu'une heure après, nous étions en partance pour Honfleur, elle au volant, moi... simple copilote. Je me souviens d'une image furtive, d'une silhouette noire qui avait bien essayé de se mettre en travers de la

route pour stopper notre véhicule et que ma conductrice avait évitée au dernier moment en administrant un magistral coup de volant. T'inquiètes pas poupée, Bond est là ! Arrivés à la taverne ouverte 24/24, nous avons effectivement bu quelques godets en évoquant la nuit. Et puis voilà, elle m'a raccompagné à mon hôtel sur le coup de 5 heures, le Flaubert, chambre 44. Je l'ai revue le lendemain, en plein milieu d'après-midi, accrochée à la terrasse d'un café. Dis voir bel inconnu, je m'attendais à ce que tu me prennes debout contre le comptoir cette nuit ?!?!? Comment dire... un blanc sec s'il vous plaît, bien frais. Ou un demi-moelleux si vous avez parce que là, voyez, j'ai comme une envie de mourir tout de suite, maintenant, sans plus tarder. Et qu'il serait dommage de se jeter dans les eaux du port sans avoir bu un dernier coup avant. Mais quel con ! Mais quel nase je fais ! Elle n'attendait qu'une seule chose, c'est que je la prenne par devant à l'arrière de son véhicule et moi, comme un gros abruti, je refaisais le monde en palabres inutiles. Ce jour-là, j'ai compris que je n'étais qu'une quiche indécrottable !

J'étais le meilleur en saut en hauteur. En longueur, pas vraiment. Courir, sauter loin, pas mon truc. Alors que s'envoler dans les airs et retomber sur le dos, trop de la balle dans le gnouf. Quand je prenais mon élan, seul sur la gauche, les filles s'arrêtaient et me regardaient courir et sauter si haut, ô c'est haut ! Non, je déconne ! Sauf pour la gauche puisque mon pied d'appel était le droit, ça ne s'invente pas. J'aimais bien cette idée d'être tout seul de mon côté alors que les autres s'agglutinaient de l'autre côté comme des abeilles sur un bout de sucre. J'aimais bien cette idée d'avoir une particularité que les autres n'avaient pas et qui avait l'avantage de maintenir à un écart respectable de la normalité. C'est impersonnel de faire comme tout le monde. J'ai compris ce jour-là, en sautant par-dessus la barre, qu'ils ne pouvaient pas faire autrement. Tout ce que nous pouvons accomplir n'est qu'une question de capacités. Voici une information capitale. Je n'ai pas de mérite à réaliser quelque chose, juste une capacité. Un jour de grande forme, j'ai fait un saut si haut que je me suis sauté par-dessus. Au-delà de ma taille en fait. Ô c'est haut !

Je ne sais plus quoi dire, plus quoi faire. A tout moment, je peux me prendre une balle dans la peau. Ce matin, il y avait sur le seuil de notre chambre une tâche de sang. Elle a cru que c'était ses menstruations. Non, c'était moi qui saignais de la balle de la veille au soir. Je suis devenu un pauvre type selon ma femme.

Un sadique qui vote à droite, c'est un fasciste. Un sadique qui vote à gauche, c'est un communiste. Moi, je connais un sadique de gauche, un vrai stalinien. Je me souviens d'une de nos conversations. Ce garçon avait retrouvé son beau-père mort, gisant dans une mare de son propre sang. La police avait conclu à un suicide. Forcément, le flingue n'était pas très loin du corps. Les faits, rien que les faits. Ce que la police n'a jamais su et comment pouvait-elle le savoir, c'est que c'est la mère du garçon, médecin de son état, qui avait poussé son compagnon à se tirer une balle dans la cafetière. Alors, notre gars, pas impressionné pour deux sous, avait trouvé normal que cet homme se suicide de la sorte puisque sa mère avait tout bien mis en place pour le pousser à bout. Du bon travail, digne des meilleurs orfèvres en la matière. Notre gars, ayant hérité de la bonne pratique de sa mère, tente de s'exercer à son tour. L'occasion est trop belle. Son épouse demande le divorce, pour cause de violences morales et d'intimidations physiques. Ils ont trois enfants. Notre gars n'a qu'une obsession. Avoir la peau de son ex-femme et

accessoirement celles de ses enfants, deux filles et un garçon. Il ne trouvera le repos que lorsqu'ils seront tous rectifiés. Il y pense tout le temps, il y travaille avec son intelligence. C'est le problème, les sadiques sont souvent dotés d'une intelligence tactique. Il refait le travail de sape de sa mère et attend patiemment qu'ils retournent leurs colères contre eux-mêmes. En attendant ce jour de grâce, il a voté communiste à la dernière élection.

Je lui ai offert un bonbon parce que les fleurs, c'est nul. Et un bonbon, c'est tellement bon bien que les fleurs soient plus présentables. Surtout quand elles sont en bouton oui mais je lui ai offert un bonbon, pas n'importe quel bonbon non. Un bonbon suisse aux plantes sans sucres et avec édulcorants, pour le confort de la gorge. C'est vrai, on ne sait jamais. Parfum citron mélisse rafraîchissant. De quoi tapisser les parois de sa gorge d'une fine couche de bien-être, si vous voyez ce que je souhaite insinuer. De quoi partager un moment d'intimité bien frappée. Je vous le passe, vous me le repassez, genre échange de bon procédé. Du bouche à bouche en quelque sorte. Un coup vous, un coup moi, le tout étant de ne pas faire tomber le bonbon entre nous. Sinon, c'est le gage et là, je ne réponds plus de rien. Ce n'est plus un bonbon que je vais vous offrir à sucer en pénitence.

Je pense souvent à ces centaines de millions de personnes qui ont été tuées pendant des siècles par des gens qui se disaient croyants et qui en tuant faisaient du mal à la vie elle-même. Le sadisme s'insère partout, même sous les habits minimalistes des religieux. Nous ne serons jamais d'essence divine, n'en déplaît aux fundamentalistes qui trouvent le moyen de dire que Darwin n'était qu'une quiche lorraine. C'est impressionnant cette faculté de se déconnecter de l'humain et de partir dans des délires paroxystiques de grand mammifère. C'est comme affirmé que les chambres à gaz n'ont jamais existé. Les malades.

Wagon rouge à compartiments de six places, seconde classe, place 46. Train 14036, départ 6H58. 46 parce que c'est mon âge. C'est comme ça, je prends la place de mon âge. Je vous prie d'accepter mes excuses monsieur mais je crois bien que vous êtes assis à ma place. Donc, vous prenez vos affaires et vous allez voir ailleurs si j'y suis, non mais !

Je me suis réveillé ce matin avec l'impression assez précise d'avoir tout perdu. L'impression d'avoir été vidé de tous mes attributs, de toutes mes attributions. Le sentiment d'avoir été nettoyé au karcher et qu'il ne me reste plus rien à me mettre au propre comme au figuré. Je somnole, encerclé par les eaux de la mer et de ma psyché. Ma mort m'attend, elle commence même à s'impatienter. Il est temps maintenant de clamser me dit-elle.

Il m'arrive d'avoir peur de la mort, à en perdre la tête et se tordre les boyaux. C'est ridicule n'est-ce pas ? Et pourtant je sais, mieux que beaucoup d'autres, que je ne suis qu'une mort en suspens. Que toute cette vie est faite de corps qui n'existent que le temps d'un songe. Ce sera mon regret, mon seul et unique regret. Perdre la vue, pas la vie non, la vue. Vous voir assise sur la banquette d'un train, incognito. Chaque jour jusqu'à la fin du monde, de l'univers, jusqu'à la dernière. Vous voir toutes, les unes après les autres, ne sachant à quel sein me pendre. J'en veux encore et encore. De tout, des tous petits riens, de rien du tout. J'espère chaque jour obtenir ma ration d'images. Certains soirs, je me sens triste et déprimé si je n'ai pas atteint mon quota. Il y a des fois, je suis gâté. Comblé au-

delà de ma simple espérance. Comme ce soir par exemple. Autant de finesse de haut en bas est rare de nos jours. Et puis chose tout à fait incroyable qui doit être signalée, elle lit un gros pavé avec des feuilles imprimées à l'intérieur. Elle a tout pour me plaire.

Deux gars sont venus me voir cette nuit. Ils m'ont prévenu d'une imminence. Tu vas pouvoir faire partie d'un groupe secret, encore plus dissimulé que tous ceux qui ont existé jusqu'à présent. Tu en as les capacités. Ah bon ? Sérieux ? Et qu'est-ce qu'on y fait dans votre secte ? Malheureux ! Une secte ! Pourquoi pas un infâme cloaque pendant que tu y es ! Non, c'est une confrérie bien sous tous rapports, tout ce qu'il y a de plus convenable. Enfin, aux dires de certains profils. Me voilà tranquilisé. C'est par où ? Une voiture va passer te prendre, une femme sera au volant. Elle aura des cheveux blonds, longs et frisés. Elle est professeur de coiffure dans la vie normale. Et dans la vie anormale ? Elle conduit des élus au château dans des voitures aux vitres fumées. Ce n'est pas la peine de lui parler, elle restera muette tout le trajet. Alors que dans la vie normale, c'est une coiffeuse tout à fait ordinaire ! Tiens, la voilà justement. Bonjour quand même. Et c'est ainsi que cette créature pour le moins sans voix me mena au château. Mais je la connais elle, celle qui attend sur le perron. C'est une femme avec laquelle j'ai travaillé naguère. Je me souviens... elle n'appréciait pas grand monde celle-là. Que les blancs chrétiens nationalistes. Les autres, tous les autres sans exceptions, il fallait les mettre au four thermostat 8-9. A l'époque, elle projetait de se marier avec un crâne rasé, un gars bien forcément et qui devait lui donner des enfants. Mari qu'elle pourrait dominer, flageller de temps en temps pour se distraire. Et oublier ainsi tous les mauvais rêves qui la hantaient. Il était alors question d'un cauchemar récurrent, d'une tortue et de flots de sang incessants. En effet, je pouvais percevoir le sadisme naturel de cette femme et ses expressions intellectualisées, à l'entendre raconter ses rêves de la sorte. Elle se confiait à moi malgré mon origine incertaine. Petitjoseph ? C'est juif ? Et puis cette capacité à écouter sans juger, c'est juif ? Heu... je me suis demandé. J'ai un corps animé par un principe de vie mais c'est temporaire, j'ai des capacités mais je n'y suis pour rien et j'ai comme des doutes sur les intérêts de l'esprit à croire tout un tas de conneries. Alors non, je ne suis pas juif, ni wisigoth, pas plus que slave et d'origine bretonne. Je n'ai pas été baptisé, ni circoncis. Je venais de comprendre. Croire quelque chose peut soutenir les sadismes latents. Mais que faisait-elle sur le perron de ce château ? C'est la patronne de la confrérie ? Elle doit pratiquer des messes noires et des sacrifices humains cette sadique. Les deux sbires du début m'auront probablement enrobé le truc. Faut que je tire ça au clair. Un physique quelconque cette femme, souvent mal fagotée dans mon souvenir. Des rondeurs grassouillettes, des vêtements vieillots reniflant la lavande en sachet. Elle vient à ma rencontre, pas un mot, pas un sourire. Elle sort sa langue de la bouche et l'applique sur mes lèvres étonnées. Je suis surpris par le plaisir qu'elle me procure. Je ne pensais pas, je n'aurai pas cru cela possible. C'est bizarre, très bizarre. Je n'en saurai pas plus malheureusement.

Rien puis plus rien, je répète, je radote, je récidive, je rechute. Plus qu'avant et bien moins que demain. Vous croyez ? Moi, je ne crois plus en rien. J'ai cru à une époque comme presque tout le monde. L'espèce humaine est bonne à jeter dans la fosse commune. C'est une belle saloperie, une fumisterie cette race de grands cons. Putain, ce que j'ai honte de me regarder dans la glace du salon. Qu'il aurait été bon que nous n'ayons jamais existé. Je vais finir ma vie avec ce petit fumet de dérisoire, de déjà vu, de trop vécu.

Attendre le très court instant, la livraison, la bonne délivrance.

Condamné par manque d'indulgence. Je mène une vie de condamné. Alors que je voudrais être libre, ne plus avoir à supporter toutes ces condamnations, je survis sans surjouer. Je crois même pouvoir affirmer que je me suis fait à cet état parce qu'il est universel et qu'il n'y en a pas d'autres, dès qu'il s'agit de vivre à deux quelque part. Madame la procureuse, pouvez-vous me procurer un antidote contre la condamnation permanente ? J'ai une cliente qui en a sérieusement besoin. La liberté mon enfant, la liberté de s'assumer seul un jour, je ne connais que cette solution. Elle vaut ce qu'elle vaut, ce n'est pas la panacée non plus mais cela confère une soudaine absence de jugements. Et ma foi, en tant que procureuse, je puis dire que c'est un énorme kif. Comme vous parlez mal madame ! Je suis outré. Voyez, vous aussi, vous n'êtes pas à l'abri d'une petite condamnation passagère. Ah oui, en effet ! Il faut vraiment que je fasse quelque chose.

Fait un temps de merde pour un début de mois de juillet. Dans le même temps, c'est mieux pour travailler. C'est chiant de suer à grosses gouttes, d'avoir la liquette qui colle aux parois, sans compter le calebutte qui adhère aux bonbons. La chaleur dans nos contrées urbaines, c'est insupportable. Rien ne vaut une bonne canicule, en plein désert ou au bord de la mer.

Trou de balle. J'ai un trou de balle dans la peau provoqué par un impact de chevrotine. J'en ai même plusieurs des trous de balle, suite à une salve de plombs reçus récemment. Imaginez deux secondes un trou de balle dans la joue. Il n'y a pas de quoi rire, ni même plaisanter. Vous iriez vous balader un samedi sur les grands boulevards avec un cratère lunaire sur la joue ? Je vois d'ici les enfants se gausser de mon infortune. T'as vu maman le monsieur ? Il a un entonnoir sur la pommette, on dirait un trou du cul ! P'tit con !

J'ai déjà évoqué sa présence dans l'un de mes récits. Elle revient maintenant pour repartir ailleurs, chez elle là-bas dans le Vexin. Je ne savais pas que le Vexin existait, un peu comme le Sussex. Ce n'est pourtant pas par-là que je l'aperçois lorsque je pense à elle. Souvent, je vois une colline à Tanger. Elle serait devenue ma voisine, à moins qu'elle soit depuis longtemps ma frangine. C'est une affaire de sentiment partagé. Un drôle de sentiment en vérité puisqu'il s'agit d'humanité. L'humanité disais-je qui est une affaire sérieuse, réservée à quelques gens scrupuleux, attentionnés. Cela commence par des dispositions particulières, innées diront certains. Un peu de dignité, un peu d'honnêteté. De quoi se tenir droite, fière sans orgueil, intègre sans mauvaise foi. Peut-être est-ce un privilège qui vient aux plus méritants, à ceux qui se sont dévoués pour des causes qui les dépassaient, ou bien les concernaient par engagement et fidélité. Finalement, je ne suis pas sûr de la revoir. Je garderai le souvenir de moments partagés, de cette si simple et si merveilleuse humanité qui peut comme par enchantement relier deux êtres et leur font dire que le plaisir existe, loin des avidités et des stupidités séculaires. Il y a des banalités extraordinaires qui échappent à toute construction. Il n'est pas nécessaire de vouloir ouvrir des portes alors que l'essentiel se trouve à l'intérieur de la maison, entre nos quatre murs imaginaires. C'est si évident n'est-ce pas ? Bien sûr que ton Dieu te recevra avec les honneurs. En attendant, tu vas pouvoir faire ton jardin, jouer à la star de cinéma derrière tes lunettes noires, profiter des joies familiales, penser à nous de temps en temps et te

souhaiter de retrouver cette complicité, qui le plus souvent n'a besoin que du silence pour s'exprimer.

Désagréable, pas aimable. Pour une fois, ce n'est pas moi. Comme ça, sans mauvaise stimulation. Des fois, les femmes, elles cherchent la merde systématiquement. Et donc, elles la trouvent. Difficile de passer outre. Difficile de faire le dos rond, de ne pas répondre. De faire genre "mais pourquoi t'existes au fait ?" avec un air de dédain tel qu'elles vont se sentir obligées d'en rajouter une couche (pleine de merde bien fraîche et prête à être expédiée en colis urgentissime). De toute façon, dans ces cas-là, nous sommes toujours perdants. Perso, je ne vois pas l'intérêt pour peu qu'il y en est un. Un mauvais réflexe, une envie soudaine de faire chier, un surplus d'hormones, une fin de cycle, une volonté de puissance négative, une incapacité à occuper le temps de façon positive ? Quoi encore ? Ce n'est pas un peu fini les conneries ? Dans ces cas-là, je pense qu'il faudrait que nous soyons impitoyables. Puisque le temps ne vaut pas le plaisir et la douceur d'être ensemble alors nous allons vous pourrir la gueule, un truc de malade. Nous allons vous piétiner, vous rabaisser plus bas que terre, vous insulter, vous atomiser, vous réduire à néant. Comme cela, vous pourrez demander le divorce en pleine connaissance de cause, rentrer chez vos mères qui ont commis l'erreur de vous engendrer. Putain, ça fait du bien !

Hier matin, deux gars entrent dans le compartiment. Il y en a un qui dit à l'autre. Tu n'as besoin de la philosophie pour vivre. Il l'a dit au moins six fois. Et l'autre en face. Ah bon ? T'es sûr ? Là, normalement, à cette heure matinale, je ne pense pas monsieur, non. J' imagine plutôt des choses qui n'existent pas, qui ne se réaliseront pas. Genre baiser la fille qui est en face de moi par exemple. Vous voyez le genre ? Alors savoir si la philosophie peut encore servir à quelqu'un, j'ai comme un doute moi aussi. La philosophie ? Toutes les pensées de manière générale n'ont fait que provoquer notre fuite en avant, notre déclin annoncé. Nous allons tous nous prendre le même mur à cause de ce que nous croyons être. Des grands cons oui, c'est le problème. La seule chose dont nous avons besoin, c'est d'un rapport étroit avec la nature. Nous n'aurions jamais dû en sortir de cette nature divine. Au lieu de cela, on construit des supers canons capables d'atteindre une cible à des milliers de kilomètres. Là, je dis, c'est trop tard. Nous ne pourrons plus jamais revenir en arrière, détruire des siècles de mauvaises pensées, à vouloir se mettre au-dessus de tout. Alors oui, il a raison ton copain. La philosophie et la contre-philosophie, toutes les pensées dérisoires, tu peux te les carrer profond dans l'oignon et refermer le tout jusqu'à la fin du genre humain. Il n'y a pas plus dangereux qu'un homme qui pense.

C'est vrai. Cette une drôle d'histoire, inventée peut-être. Je ne sais pas. C'est l'histoire de l'homme-nu qui faisait l'amour aux arbres de la forêt de Saint-Germain-en-Laye. Pas loin du château en plus. L'histoire, contée par une jolie femme de la contrée, disait à peu près ceci. Un homme, connu de quelques-uns dans le coin comme étant un cadre dirigeant, se levait tôt le matin. Vers 5h00, il sortait habiller de chez lui pour rejoindre la forêt. Arrivé sur place, il se désapait entièrement, le sexe à l'air libre et se mettait alors à grimper aux arbres qu'il finissait par enlacer pour ne faire plus qu'un. Et à la fin, il trouvait toujours le moyen d'éjaculer sur l'un d'entre eux. Il rentrait alors chez lui, prenait sa douche et son train comme si de rien n'était, l'air satisfait du gars qui est entré en communion avec la nature.

La vie, c'est un moment présent qui a duré, qui dure un peu, parfois désagréable, parfois agréable. La vie, c'est un moment présent qui dure un peu n'est-ce pas ?

Alors, voilà. Assigné à résidence par jugement du tribunal correctionnel. Il vaut mieux parfois un bon pardon à un mauvais jugement. Mais je n'ai pas été pardonné de mes errances, de mes souffrances. Il n'y a pas d'amour sans un peu de pardon. Il y a ceux qui savent pardonner et ceux qui ne savent pas. Alors comme ils ne savent pas, ils finissent par mépriser. C'est comme ça, c'est idiot. Et rien n'y fait, n'y fera, le jugement est sans protestation possible. Je vais pouvoir me mettre une croix dessus et la porter fièrement comme lors d'une procession. Ce sera mon chemin de croix pour le restant de mon mauvais moment présent. Cette fois, je ne suis pas loin de ma fin. Une vraie fin puisque je ne peux plus rien demander. Tu seras sympa ? Non ! Même pas un peu ? Non ! Ha ... c'est un drôle de sentiment en vérité. J'ai eu pendant toute ces années l'audace de croire qu'un jour elle se rendrait compte et qu'alors les bons sentiments reviendraient. En fait, non. Ils ne reviendront jamais. C'est mort, un peu comme la vraie qui surviendra au bout du moment présent. Une belle et vraie mort ressentie, là assis bêtement devant mon écran à manifester dans le silence mon abattement. Alors comme ça, c'est la toute fin ? Je vais enfin pouvoir l'écrire à la fin de ce récit. Cette fois, c'est la bonne.

J'ai éprouvé toutes les peines, tous les courages pour essayer de m'en sortir. J'ai réussi à m'en sortir n'est-ce pas ? J'ai réussi cela. Quelqu'un pourrait me le dire ?

Alors comme ça, tu as raté toi aussi ? Ce qui te semblait le plus important à réaliser dans cette existence...T'avouera, c'est ballot. C'est comme si je venais de jeter un brouillard sur mon passé. Que ma vie n'avait plus de racines, plus d'images, plus de sens. Comme si d'un seul coup, j'avais tout égaré. Il n'y a plus que des voix de l'au-delà qui me parviennent encore, douces et pourtant lointaines. J'ai le ventre lourd et chargé d'eaux de pluie qui ne demandent qu'à tomber par terre. Il fait lourd et ma tristesse est sans fond. J'ai voulu y croire, j'ai tant souhaité la voir cette gentillesse. Elle est partie au pays des songes, elle n'est plus ici. Tu n'as que ce que tu mérites, comprends-tu ? Je t'ai jugé, je t'ai condamné comme tous les autres font. Je n'aurais pas fait cela moi, non je ne l'aurais jamais fait. Tous les autres auraient fait de même ? Tu en es sûre ? Mais alors je n'ai plus rien à faire ici, non, je n'ai plus rien à faire ici. Je dois m'en aller. Je le savais en venant que l'amour n'existait pas. Pourquoi ai-je voulu y croire ? Fallait-il que je me fournisse un prétexte pour vivre ? Celui-là même qui allait contre mon intuition... pauvre garçon, que de temps perdus, dérisoires. Comprends-tu ? Il ne fallait pas vivre. Il aurait fallu que je meure tout de suite, vers l'âge de six ans. Mais comment voulez-vous aussi ? Vous êtes marrants ! Oui, j'aurais dû tomber de mon sapin. Désolé, trop agile. Mourir de tristesse ? Foutue pulsion de vie à la con. D'une maladie incurable ? Papa n'a pas envoyé le mauvais spermatozoïde... franchement celui-là, il n'a jamais été capable de rendre service à quiconque. Si, à sa mère pardon ! C'est vrai qu'on aimerait bien qu'il y est un quidam de l'autre côté pour nous dire à nous autres ce qui fut bon et mauvais, pour nous dire ce qui fut juste et injuste. En fait, non. J'ai de plus en plus une autre intuition qu'après le rien, il n'y aura vraiment rien pour se consoler d'avoir vécu. C'est rude en effet !

Mi-sourd, mi-entendant ? En fait, cela dépend de la manière dont je l'entends.

Avant, le roi de France était une grande star. Entouré par quelques conseillers et ministres qui étaient à l'époque d'autres stars de moindre calibre. Et puis il y avait aussi des artistes stars comme aujourd'hui en fait. Et donc toutes ces stars étaient complimentées par des nobles, par une cour de peuples à proprement parler. Oui, c'est important de parler proprement. Des stars et des peuples. Et enfin, tous les autres, les qui n'ont pas eu cette chance extraordinaire de faire partie de ces catégories supérieures. Voilà, vous avez compris la leçon d'histoire les enfants ? C'est important de se mettre à la portée de ce qu'ils entendent toute la journée, les pauvres chéris.

La merditude des choses, ajouter au dictionnaire personnel, c'est fait. Oui, je ne vais pas attendre le feu vert de l'académie pour employer ce terme si propre. La merditude des choses, je crois que c'est le titre d'un film, d'un long métrage. Magnifique, je ne sais pas de quoi ça parle mais rien que le titre, magnifique ! Enorme ! La merditude, reprenez après moi tout doucement pour en apprécier toute la saveur. La mer-di-tu-de... que c'est bon en vérité. Alors nous ne pouvons que nous incliner, nous sommes les champions olympiques de la merditude. Ah bah oui, sans controverse possible. Nous sommes nous autres à nous tenir sur nos deux pattes de derrière les plus gros producteurs de merde de la planète et probablement de tout l'univers. Ah bah oui oui oui. Reprenez avec moi tous en chœur et en canon s'il vous plaît... nous sommes les stars de la merditude tude tude.

Ils sont venus à deux. Des gens comme il faut avec des costumes et des cravates. Des gens importants apparemment. Ils ont des questions à me poser. A moi ? Vous êtes sûrs ? Parce que moi normalement, je suis sans histoire, sans importance justement. Je suis très étonné. Veuillez nous suivre s'il vous plaît, nous avons quelques questions à vous poser. Que veulent-ils ces braves gens, ces hommes de main, ces mercenaires ? Pour qui travaillent-ils ? J'ai changé de travail je crois, récemment. Ou bien est-ce en gestation, une nouvelle association dans peu de temps qui me permettra de goûter encore à la liberté de gérer mon temps comme il me convient. Est-ce qu'il pourrait s'agir de cela ? De ma liberté ? Je crois bien oui. Ils veulent comprendre pour mieux la supprimer. Il faut que je trouve une astuce pour me soustraire. Par où allons-nous ? Là-bas, il y a un café-restaurant où nous pourrions nous installer. Parfait, je la connais, la porte de derrière donnant sur la fin de ma vie. Ils ne m'auront pas. Je ne sais pas comment je vais y arriver mais j'ai confiance. Quitte à me laisser pousser la barbe et porter des lunettes noires dans un appartement qu'un divin marquis aurait loué pour moi. Mais peut-être que je n'ai plus rien à faire parce que la pression sociale ne peut plus m'atteindre. Je le ressens comme une certitude solidement ancrée.

Clap de début, claque de fin. J'ai décidé de vivre encore vingt ans m'a-t-elle dit. Ma foi, c'est une assez bonne idée. Et même si ce n'est pas sûr, c'est quand même peut-être. Changement d'état civil. Il ne faudra pas oublier de l'écrire sur le livret de famille. Votre braguette est ouverte monsieur. Je ne vois pas le rapport. Et puis il faut bien aérer le petit ouzbek de temps en temps. Non mais, de quoi je me mêle ? La liberté monsieur, vous comprenez ? Je peux tout, vous n'y pouvez rien. Tout, sans restriction ? Oui monsieur, le pire comme le meilleur, le bien comme le pas bien. Le comme il faut comme le pas comme il faut. Tout, je vous dis !

Quand j'aurai fini de travailler pour subvenir aux besoins de ma famille, à 62 ans, je

me retirerai du monde concentrationnaire des hommes. Je quitterai la ville pour un coin paumé, un trou perdu où je ne verrai quasiment plus personne. Fini tout ça, toute la merde. L'important en effet, c'est de renouer un jour avec la nature et de vivre à son rythme, de faire quelque chose avec elle. Dans quinze ans, il faut que je me tire à la campagne, à la montagne, au bord de la mer. Quelque part quoi où je serai peïnard. Avec une préférence pour une mer pas trop loin, comme Pieter. Il faut impérativement que je sache conduire d'ici là, de 62 à 73 ans moins un jour. Il faut que je le passe ce putain de permis de t'sa mère ! Dernière chose matérielle à réaliser. Et puis je tenterai d'appâter une petite gueuse locale qui le samedi soir pourra m'offrir quelques soins particuliers, en rapport avec ma condition de retraité en retrait du monde. Dix ans de samedis soirs, ça fait combien de samedis soirs au total ? Finalement, je me dis que la campagne au pied d'une montagne pas trop haute et au bord d'un lac peu profond, ce serait parfait. Il faudra alors que mon petit chez moi soit d'un confort bourgeois nécessaire aux impressions de chaleur. Il n'est pas question de vivre à la mode écolo comme Nathalie, une femme française mariée à un allemand, qui parfois vient l'été seule dans sa maison de campagne se rappeler le bon temps de la préhistoire. Elle dort sur de la paille, recouvre ses merdes de sciures de bois, fait chauffer son eau par les rayons du soleil, se fait conduire pour aller faire ses courses en traversant matinalement les bois du dessous. Elle n'a bien sûr pas d'électricité, bouffe froid pendant trois semaines et trouve le moyen miraculeux de ne pas sentir mauvais. Faut rester rationnel dit-elle. Bien sûr que la faucille n'est pas le moyen pour raser les herbes hautes d'un terrain d'au moins deux hectares. Vous avez essayé les ciseaux, abrutié ? Un certain charme tout de même avec ses long cheveux gris mais totalement abrutié la Nathalie. Sur sa boîte aux lettres, il y a un autocollant anti-européen. C'est que l'écolo a une conscience politique. Je suis impressionné. Moi, je n'ai pas d'avis sur le sujet même si je constate qu'au train où vont les choses, cela aurait tendance à puer la mort pour une bonne partie d'entre nous. Ainsi, j'aspire à cette vie recluse, solitaire et apaisée. Loin de ce que j'ai fini par découvrir un jour, le vrai visage de l'humanité.

Je voudrais lui dire quelque chose. En même temps, je me demande souvent si cela est bien utile, à quoi ça sert. A force de me dire que je ne suis qu'une ombre parmi les ombres, j'ai fini par vous considérer aussi de la sorte. Des ombres que le néant engendre et qui s'éteignent en se rappelant à lui. C'est comme si les vivants n'avaient plus rien à dire à ceux qui vont mourir n'est-ce pas ? Puisqu'ils n'ont plus grand temps pour en faire quelque chose. C'est comme elle qui s'est dit que je ne l'aimais plus alors que c'est tout le contraire. Si elle souhaite penser cela jusqu'au bout, pourquoi devrais-je la contrarier en lui affirmant l'inverse ? Oui, c'est quoi l'intérêt de dire des choses si un jour elles viennent à s'effacer ? J'y suis, au cœur, dans le noyau dur de la réflexion existentielle.

Pourquoi j'écris moins ? Parce que j'ai de plus en plus le sentiment d'avoir de moins en moins besoin de me plaindre. Il y a en ce moment une forme d'acceptation des expressions du néant qui se met placidement en place, de manière définitive.

Oui, c'est cela. Je suis venu au monde pour chercher une réponse à une question précise. L'amour existe-t-il ? Le reste en effet n'a jamais trouvé grâce à ma conscience. Je n'ai que cette question, en aurais jamais d'autres. L'amour entre deux, entre vous et moi. Question profondément humaine, déconnectée de toute croyance, indépendante de toute religion. Suis-je un homme capable d'aimer ? Ai-je été capable d'amour ?

Attente de correspondance, c'est pour cela que nous serons en retard ce matin. Cela peut durer longtemps d'attendre une malheureuse correspondance. Et puis, une fois arrivée, on se dit qu'elle est bien à la hauteur de ce qu'on pouvait en attendre, malheureuse. J'éprouve ce lundi matin beaucoup de peine, à bouffer mon pain sec de forçat dans le compartiment rouge et gris de seconde classe. C'est que le week-end a été à la hauteur de ce que je pouvais malheureusement en attendre. Il a mal commencé, il s'est mal terminé. Double M n'était pas là ce lundi matin, comme nous l'avions vaguement envisagé deux semaines plus tôt. Elle aura pris le train d'avant et moi celui d'après. Des fois, il vaut mieux ne pas se rencontrer. Qu'elle tente de bien commencer sa vie d'adulte et moi, que j'en termine. La pleine et entière solitude de mon être. J'ai déjà tout dit je crois mais je vais le redire encore, simplement. Je voudrais lui parler. En fait, j'ai essayé de lui parler toute mon existence. Et à chaque fois, je me suis heurté à sa sensibilité. Ce qui sort de moi devient alors mauvais. Je suis donc coupable de lui faire du mal par la simple volonté de vouloir lui parler. Alors je m'agace forcément, une telle impossibilité. Et ça dégénère en cirque grotesque, désastreux. Je deviens dans ces circonstances maladroitement méchant, à force de frustrations. Il faut que j'arrête tout cela, je finis par devenir ce qui n'est pas moi. Parce que la question se pose. Suis-je naturellement méchant ? Sa brutalité à elle n'est plus un secret, elle ressort de ce qu'elle n'est pas capable d'assurer, une conscience, une réflexion. Et moi ? Ces mauvaises réactions de dépit ? Conséquence de quoi ou inscription à mon patrimoine génétique ? Je dois m'interroger pour savoir, pour que je me le dise.

J'ai cru un instant perdre le plaisir d'écrire. Allais-je m'enfoncer dans une forêt trop dense, trop grande de laquelle je ne serais jamais ressorti ? Il fallait que le soleil me frappe à nouveau et me réveille une fois encore. Le soleil m'a sauvé, je lui dois une fière chandelle. Combien de temps vais-je tenir cette fois-ci ? Combien de temps sans elle ni personne d'autre ? Combien de temps une solitude est-elle faite pour durer, si intense, si sombre ? C'est toujours trop long une vie à ne parler qu'à soi-même. Ecrire, me dire des choses à haute et intelligible voix, pour être sûr que je m'entende au cas où je ne serais pas assez bien orienté pour me recevoir. Le matin souvent, je me surprends à me raconter des histoires sans queue ni tête, retiré dans mon compartiment vide, à boire un déca quelconque dans un gobelet en plastique. Des bribes sans commencement ni fin, mises désespérément bout à bout. Tout cela n'a guère de sens. Bonjour monsieur, les places sont-elles prises ? Il n'y a pas de risques jeune fille qu'elles soient prises. Jamais je n'ai pu répondre oui à cette question. Cela, je crois, finit par me démoraliser profondément, au-delà de ce qu'aucun d'entre vous ne pourrait supporter.

J'aimais bien ma solitude de jeune. Je crains ne pas apprécier ma solitude de vieux. En même temps, c'est tellement moi. Que faudrait-il que je vous dise pour qu'elle se change ? Que faudrait-il que je fasse pour qu'elle s'efface ? Pioupiou, mon enfant ? La solitude, ça te dit quelque chose ? Tu te souviens n'est-ce pas de ces longues heures où je n'étais qu'une abstraction vivante ? Tu as été sourd et muet pour les autres, je finirai de la sorte. La force du destin, l'imprégnation des débuts, c'est impressionnant.

Cela doit être bien de pouvoir parler à quelqu'un, de pouvoir être entendu sans être mal jugé en permanence. Toi, tu as entretenu mon drame, un drame très personnel, j'en conviens. C'était quand ça ? Ah oui ! Première page du premier récit du premier triptyque.

Dix ans après, même combat, rien à changer alors.

J'ai tellement honte d'être ce que vous êtes. Déjà dit ou pas ? Ce n'est pas gênant, j'en remets une louche. Je savais que je ne voulais pas la vivre cette existence de merde. Je l'avais dit à maman quand j'étais petit. Ne servira à rien en ce qui me concerne. Pas d'amour, que des postures narcissiques, nombrilistes, partout dans le monde des crétins. Qu'une chape de plomb tombée sur nos corps et nos âmes. Nous ne pouvons pas ce que nous prétendons, c'est con ! Ça pue dans le coin, c'est l'usine de sucre, une sainte horreur. Comme cette vie ! Une puanteur tout ça. J'ai oublié de mourir à l'âge de six ans, je m'en veux terriblement. Cela m'aurait évité d'éprouver toute cette peine pendant quarante ans.

Elle est tellement enrobée du bas qu'il n'est pas possible de dire autre chose que : "elle est grosse tout de même !" Enorme en effet du cul, limite difformité à ce niveau-là. Parce que le haut est tellement bien, tellement beau, si bien proportionné. Et puis voilà, ce qui devait ne pas arriver arriva, le bas explosa. Des chevilles en forme de poteaux électriques, c'est sûr cela confère une bonne stabilité mais ne rend pas les choses gracieuses. Et pourtant, elle est tellement tout ça Amandine. J'adore sa bouche, ses yeux bleus mielleux, son visage si harmonieux. Je rêve de vivre avec son haut, entre ses deux seins si volumineux, si rapprochés. Je m'y vois déjà en haut de son affiche. Le reste, je m'en fiche.

La bonne et le mauvais. Cela pourrait faire un joli conte pour la Toussaint. Sinon, il pourrait y avoir une autre version beaucoup moins fun, le bon et la mauvaise. En fait, c'est une question de côté, de point de vue. J'ai connu un Bon dans un conte qu'un Mauvais ne pouvait plus supporter. Alors le Mauvais alla noyer le Bon dans son étang. L'âme du Bon se détacha pour savoir comment le Mauvais vivait le fait de l'avoir tué. Le Mauvais fit toutes sortes d'œuvres de charité, fit preuve d'humanité à chaque instant de sa nouvelle vie. L'âme du Bon aurait aimé dire sa fierté au Mauvais mais ils ne pouvaient plus communiquer. Et puis, de chagrin, le Mauvais mourut peu après avoir tué le Bon. A cet instant, le Bon crût pouvoir rentrer en relation avec l'âme du Mauvais mais cette dernière restait hermétique. Même les morts ne communiquent pas entre eux se dit le Bon. A chacun son ciel, à chacun son enfer se dit le Bon. J'adore ce conte.

J'allais oublier l'essentiel. Le Mauvais a tué le Bon parce qu'il riait tout le temps alors que lui ne riait jamais. C'est important cette précision. Elle apporte un éclairage supplémentaire à l'histoire.

Il fallait qu'elle protège ses enfants à tout prix, quitte à sacrifier son mari. Protéger sa progéniture des possibilités nocives du contractant, contractuel peut-être. Le père potentiellement néfaste, le sale type, le bon à rien, celui qu'on finit par mépriser pour ce qu'il est, c'est-à-dire lui-même. Pas bon tout ce qui sort de lui, pas bon du tout. Elles vont en souffrir les petites chéries de ce papa pas conforme aux attentes de la prévenue. Elles ne peuvent pas souffrir, ce n'est pas possible. Puisqu'elle a souffert elle de son enfance. Elle ne veut pas que ces filles revivent la même tragédie. Impensable, inenvisageable, intolérable. Or papa, il est possible par ses attitudes qu'il génère des tensions, des traumatismes. Elle, non. Elle, elle est parfaite dans ses attitudes, la perfection incarnée. Elle, elle est toujours adaptée, mesurée, bienveillante. Lui, jamais. Pas de bol ! Sa vie est

chaque jour une ruine mais ce n'est pas grave, ce qui compte c'est son équilibre à elle. Parce que le plus incroyable dans cette misérable affaire, c'est que si le pauvre type ne répond pas convenablement aux injonctions, elle s'en trouve très affectée. Et là, le pauvre minable n'a plus qu'à culpabiliser de vouloir tout simplement être lui-même. Parce que c'est terriblement inconvenant de vouloir être soi-même. Là où son éducation à elle le lui a interdit. Le fardeau lourd des convenances, la dictature du paraître. Ils me font vraiment de la peine ces deux-là. Que faudrait-il qu'elle fasse pour se libérer de la frayeur de l'inconvenance ? Que faudrait-il qu'elle fasse pour ne pas faire endosser le mauvais rôle à son mari ? Que faudrait-il qu'elle fasse pour être elle-même, libre et accepter les différences de l'autre ? En années divan, ça fait combien ? Dix, quinze piges ? Ah ce que la vie est mal faite ! Ah ce que les êtres humains sont mal faits !

Alors comme ça, je retourne bosser à Paris. C'est con. Toujours dans le même centre de formations depuis le 4 janvier 2000, moins la malheureuse expérience du CFA. Cette année 2012, qui n'est pas la meilleure année de ma toute petite carrière, se caractérise par le fait que j'aurai pu ne pas aller travailler du tout si je compte que mes seuls jours de formation effectués. 100 jours, cela rappelle des souvenirs. 100 jours soit 143 euros bruts la journée, cela fait 14300 euros, moins les 22% de charges, cela fait 11154 euros nets vendeur. Ramenés ces petits euros à une proportion mensuelle, cela fait 929,50 brouzoufs. Ah ? Comment dire ? C'est combien le seuil de pauvreté en France métropolitaine ? Waouh ! Le loser de classe internationale. Chômeur et travailleur pauvre, comment te dire ? Oui, comment ? Médiocre ? Minable comme ton père ? Prolétarien ? Petite merde inutile ? Putain, la honte que je me paye ! A bientôt 47 ans, c'est pitoyable !

Ah ouais ! Je suis bientôt à la fin. Elle a des binocles en forme d'amandes douces. Elle a un je ne sais quoi. Elle ne doit pas voir bien clair vu l'épaisseur de ses foyers. Nous ne sommes pas loin des culs de bouteilles. Terriblement myope assurément et si jeune. J'ai toujours eu une bonne cote avec les myopes, forcément. Elle a de longs cheveux blonds magnifiques. Et une bouche ma parole qui semble me dire "venez par ici cher ami, c'est l'heure du goûter". On touche au sublime. Et pourtant, elle passerait pour ainsi dire inaperçue. C'est qu'il faut prendre son temps pour la regarder attentivement, pour la décortiquer soigneusement. Et là, au bout de quelques minutes d'intenses contemplations, c'est l'extase. Impossible de tourner la tête pour admirer le paysage, pour scruter autre chose bien que celle-ci n'en soit pas une de chose. Ou alors une belle chose, un bel objet après tout, de convoitise, de gourmandise. Une Charlotte ou une Amandine à engloutir avec les doigts. Oui, il faut consommer les œuvres d'art ma choupette ! Allez hop, c'est reparti pour un tour.

Ma fille se pose des questions... à la con. Genre Amélie Poulain. Il y a combien de gens dans le monde qui sont en train d'écrire la même lettre que moi ? Si on mettait tous les humains les uns à côté des autres, serrés comme dans une boîte de maquereaux, ils occuperaient la superficie de quel pays ? Hein ? Vous y avez pensé à ça ? Et combien sont en train de prendre une douche au même moment que moi ? Et combien de ci, et combien de ça ... Et combien de filles sont en ce moment en train de poser des questions à leurs pères auxquelles ils ne peuvent pas répondre, hein ? Tu sais toi ? Ou pas ?

Cette nuit du 24 au 25 octobre, je me suis levé vers 2h40. Je suis allé satisfaire

quelques besoins naturels comme pisser et boire un coup. Je ne sais plus dans quel ordre. Peu importe ai-je envie de dire. Et puis je me suis recouché. Impossible de me rendormir à cause de crampes d'intestins, sûrement à cause du petit vin blanc de la veille au soir. Alors je me suis relevé pour satisfaire un autre besoin. J'ai cru deux secondes que j'allais avoir une chiasse d'enfer. En fait, non. Rien de tout ça. Je me suis donc recouché une seconde fois. L'eau que j'avais bue m'a fait du bien, prise par petites lampées successives. Les douleurs intestinales s'atténuèrent enfin. Machinalement, j'ai pris mon réveil pour voir combien de temps avaient duré ces petites séquences. J'ai appuyé sur le bouton de la lumière du réveil et l'heure fatidique apparut. Bing ! 3:00 ! J'ai eu un petit sourire, je me suis souhaité un bon anniversaire. 47 ans que je perçois la lumière de l'univers. 47 ans que je suis là sans être là. Je me suis demandé ce que je faisais là justement, pourquoi je n'étais pas plutôt mort, tellement étonné d'être encore vivant. Je me suis redit cela, que la vie et la mort n'étaient que les reflets d'une même réalité passagère. J'ai donc éprouvé à cet instant une immense acceptation, à me dire que le sommeil temporaire qui allait revenir ne serait demain qu'un long sommeil sans lendemain.

Je sens poindre une espèce de maturité, une forme d'assurance non feinte. Je me sens plutôt bien intérieurement. C'est comme une strate qui vient de se rajouter par-dessus les précédentes, une couche supplémentaire, une bonne consolidation des acquis. Je me sens capable de tout assumer, les joies, les peines, les emmerdes, les amies. Le mec serein quoi ! Fatigué aussi oui. Il ne faut pas le dire. Disons que les fins de journées dans le train sont difficiles, surtout les jours de grève. Fatigant tous ces transports incessants matins et soirs.

En effet, dans cette existence globalement de merde, il vaut mieux prendre des assurances. Caler son destin pour être à peu près certain qu'il ne vienne pas à s'échapper. Prendre des risques mesurés, ne jamais mettre tous ces œufs dans le même panier, appliquer des principes de sécurité. Pour ne pas mourir trop tôt, trop jeune. Pour ne pas finir épave dans quelques faubourgs poissonniers des grandes bourgades. S'adapter toujours, envisager à tout moment des solutions de repli stratégique. Plan A, plan B si possible. Ça c'est la vie. Oui mademoiselle, il ne faudrait pas finir dans la rue, une bite dans le cul avant de rendre l'âme, si vous voyez ce que je veux dire. La nature humaine est ainsi faite. Dans 5000 ans, ce sera encore la même histoire, toujours la même péripétie. Vous comprenez ? Des fois, il y a des êtres humains qui n'ont aucune possibilité de se retourner pour éviter de se faire bourrer la chocolatière. Ils naissent que c'est déjà le début de la fin. Je vais prendre un exemple. Prenons par derrière, pardon par exemple, le cas de Carine V. Carine est une jeune femme de 31 ans d'une beauté incroyable. Lorsqu'elle est venue au monde, sa mère française n'a pas supporté de voir son mari libanais faire faillite. Alors que fait-elle ? Elle se barre à l'autre bout du monde avec le premier bellâtre venu. Carine V n'a plus de mère. Elle a huit mois. Son père, pauvre gars sûrement mais brave et travailleur, tente de se refaire une santé financière en montant des affaires avec les africains et demande à sa sœur de l'aider à élever sa fille. Carine V en grandissant se révèle être une très jolie fille, un peu con sûrement mais très jolie. Elle rate son baccalauréat comme prévu, perd successivement son père et sa tante. Elle est à 20 ans seule au monde. Elle ne peut pas être hébergée par le mari de sa tante, qui en bon musulman, considère que ce serait péché de recueillir cette pauvre enfant. Tu m'étonnes John ! Devant la beauté de la petite même voilée, ces deux mains ne suffiraient pas à soulager sa tension artérielle.

Alors, que croyez-vous qu'il advint ? Eh bien notre Carine V va bêtement chercher à survivre, comme elle peut, de petits boulots en petits boulots. Elle va bien évidemment faire des rencontres qui vont sentimentalement se révéler être désastreuses. Normal, la proie est trop facile et trop alléchante. Viens par-là chérie que je te farcisse le chou. Cela fait un peu mal ? Toujours un peu au début et puis après on s'habitue, c'est comme tout. Une fois, deux fois, Carine V se découvre une foi inébranlable dans le catholicisme. Se sentir victime c'est vrai, ça peut aider à trouver la foi dans Jésus-Christ notre sauveur. Lui seul est capable d'accomplir des miracles. Elle va à la messe entre deux enfilades malheureuses et prie le seigneur pour qu'une providence clémente s'abatte sur elle. J'ai bien peur que le ciel ne puisse pas de grandes choses pour elle. Et pourtant, l'information tant attendue tombe, son père a acheté une maison au Burkina Faso et elle peut lui revenir de plein droit. Sauf qu'elle doit s'acquitter des frais et autres impayés sur la maison. Là, à 29 ans, notre beauté fatale va faire un choix pour le moins étrange. Puisque papa lui a légué sa maison avec des dettes dedans, elle se dit la chose suivante. Plan A, je vais me rapprocher du Burkina en allant travailler dans un pays voisin, le Bénin tiens ! Petit contrat dans la restauration limité à 2 ans, c'est toujours ça de pris ! Et puis après, je verrai bien. Je prends un petit appart à Cotonou, je me rapproche de ma maison, je paye mes factures et le reste je le donne pour la maison. Pendant ce temps-là, je serai perpétuellement bronzée et le soir je resterai bien calfeutrée chez moi parce qu'une blonde pulpeuse au pays des ouagadougous, je vais faire sensation grave et je risque d'avoir des petits problèmes. Mauvais choix, fatal error ! L'anticipation à court terme de miss France va l'envoyer droit dans le mur. Elle a oublié le plan B ... Plan B : prévoir un petit matelas financier incompressible qui pourrait permettre de revenir en France et réintégrer des droits à la survie en tant que française. Au lieu de cela, notre poupée Barbie perd son boulot (comme prévu), se retrouve à l'hôtel en attendant d'en retrouver un autre de travail (toujours au Bénin), au lieu de penser revenir en France avec le peu d'économies qui lui reste. A l'heure où je raconte cette pauvre histoire, notre premier prix de beauté se retrouve dans la rue, expulsée de l'hôtel qu'elle ne peut plus payer, incapable de prendre un billet retour et héritière d'une maison qu'elle ne peut pas vendre. Autant dire que c'est fini pour elle. Adieu Carine V ! Pas de miracle pour elle. En fait, comment ai-je su tout cela ? Je vais vous le dire. La présumée Carine V m'a envoyé un message à partir de la fesse du bouc. Comme ça, elle est tombée au hasard sur moi. Je lui ai répondu. Patati patata... pour à la fin me demander si je ne pouvais la soulager en lui envoyant 600 euros. C'est comme si toute cette petite fiction n'avait jamais existé, qu'un odieux stratagème s'était mis en place pour me soutirer du pognon en faisant appel à mes bons sentiments pour la jeune et jolie jeune fille. Les 14 photos sur le profil du complot ont peut-être été empruntées à une fille qui en fait vit une existence tout ce qu'il y a de plus normale. Tellement facile aujourd'hui de créer des identités en piquant sur le Net les photos des autres et de monter des récits pour escroquer les naïfs. Comme quoi, il faut vraiment faire attention à tout de nos jours, c'est moi qui aurais pu me faire tailler la rondelle !

Le virtuel est un faux-semblant. Le virtuel est invraisemblable. Il ne devrait pas y avoir tout ça. L'homme est déjà assez taré comme ça. Il ne semble pas nécessaire de devoir rajouter des schizonévroses supplémentaires, des irréalités psychotisantes. C'est dramatique je trouve tout ce qui est en train de se passer à l'échelle de la jeunesse. Le réel est déjà assez complexe. Comment voulez-vous qu'ils comprennent quelque chose de la vie en étant rivés sur des écrans et en cherchant constamment à séparer le vrai du faux ?

Putain, la bande de malades que la société est en mesure de générer, c'est énorme ! Les cabinets ne vont pas désempaler. Je le savais que j'aurai dû faire psy spécialiste des dégâts du virtuel et des écrans. Important de bien anticiper les métiers d'avenir pour faire fortune.

N'importe quoi. Les hommes font n'importe quoi. Il faut bien faire quelque chose durant ce temps que sera nos vies. Le n'importe quoi, c'est bien. Ce qui est vraiment amusant, c'est de voir tous ces spécialistes commenter avec le plus grand sérieux le grand n'importe quoi. Formaliser le dérisoire, produire des concepts à la con, rationaliser le réel, que des conneries d'intellectuels. En fait, c'est cela le grand tort de l'homme, c'est d'avoir une raison. C'est comme un animal qui aurait mal tourné, voyez le concept éclairé ou pas ? Alors que nous ne devrions être là que pour nous distraire, de façon équitable, cela va de soi. Ou méditer que le néant nous a engendrés et que nous y retournerons. Se distraire quoi, sans rien prendre de cette raison. Au lieu de cela, tous les cons s'exhibent, viennent à la télé exposer leurs pensées délabrées. Je vous présente monsieur Pierre Le Con, expert en son domaine. Le gargarisme commence. On sent bien que ça fait des bulles là-haut, que ça chauffe dur. Vous n'êtes pas sans savoir que, vous comprenez la situation dans laquelle nous nous trouvons n'est-ce pas ? Théoriser la merde dans laquelle on se trouve, c'est gentil de votre part, cela ne change pas son odeur nauséabonde monsieur Le Con. Mais si, mais si, il faut saisir pour se donner une chance d'en sortir. Il porte bien son nom celui-là. Chérie ? Tu peux aller chercher le fusil à pompe, j'ai une furieuse envie de me distraire.

Il va donc falloir que j'efface pour moi-même toutes traces de raison. Je suis dans cette vie juste là pour me distraire, trouver quelques plaisirs, être le plus insignifiant possible. J'aurais alors réussi une partie de ma vie, de la vie peut-être.

Je déteste la vie, je déteste le dérisoire de cette vie. Ce matin, le réveil a sonné à 5:48. Douze minutes avant l'heure du réveil. Je suis sorti d'un rêve une nouvelle fois merveilleux. Il y avait du soleil, des herbes hautes, de l'eau de la mer. Cette nuit, j'ai bronzé, j'étais beau. J'ai également retrouvé des connaissances de travail. Nous étions tellement contents de nous retrouver. Il y avait de la joie, de l'émotion non feinte, de l'échange, des effusions. Il y avait là dans cette autre réalité autant qu'un être puisse espérer, de l'intensité, du plaisir, l'éclat des lumières. Il y avait tout. A 6 heures, lorsque l'alarme du réveil s'est déclenchée, il n'y avait déjà plus rien qu'un vide insondable, qu'un puits sans fond. Je n'aime pas la vie, je n'aime que les rêves. Je l'ai su très tôt que je n'allais pas l'aimer, à la fécondation. Il ne fallait pas vous donner si peu de peine. Tout cela aurait pu continuer sans moi. Ce matin, j'ai comme une grosse orange amère dans le ventre qui entretient ma profonde mélancolie. Je n'aime pas le goût de la vie dérisoire.

Petit trou noir. J'ai envie d'un petit trou noir avec un fond. Juste comme il faut, pas trop long, pas trop court, à ma taille quoi ! Tu vois l'idée ou pas ? J'ai envie d'un plaisir aussi, partagé si possible. Et puis c'est tout.

Elle explique à son enfant qu'elle a pris le train pour aller à Paris. Elle lui explique en parlant à haute voix. Maman a pris le train, pas le métro, le train. Il ne faudrait pas voir à confondre. Tu as bien dormi lui demande-t-elle. Apparemment, elle est toute seule au monde. Je veux dire, il y a des gens autour. Un wagon entier de pèlerins qui vont à

Paname tenter de gagner leurs croûtes. Mais cela n'a pas l'air de la déranger la dame. Elle a beau être jolie, elle n'en est pas moins mal élevée. Disons qu'elle ne tient absolument pas compte de ce qui se passe autour d'elle. Rien à péter en fait. Le diable en personne a participé à la création du téléphone portable. Troisième appel en dix minutes, un chut retentissant se fait entendre dans la travée. Tu vois la plate-forme chérie ? Regarde mon doigt, il t'indique la direction à suivre. Tu lèves ton cul et tu vas voir là-bas si nous y sommes. Dans un train le matin, on ferme sa gueule et on roupille. Ou alors on s'occupe les doigts ou les oreilles mais sans bruits intempestifs. Compris chérie ? Pas facile de rééduquer les manants, voire de les éduquer tout court, compte tenu des dernières avancées technologiques.

Des fois, je me demande si c'est vraiment ça ce que je suis en train de vivre ou si c'est autre chose. Je le sais cela que je ne sais pas en fait ce que je suis en train de vivre. Et que cela n'a aucune espèce d'importance de ne pas savoir. Je sais qu'il y a beaucoup de tristesse dans le fond. Je sais que je suis venu pour voir, venu pour distribuer des bons points. Je ne suis pas là pour vivre, je le sais ça. Et plus je le ressens, plus je sens que je m'éloigne des possibilités de savoir ce qu'aurait dû être cette vie, à la différence de la mienne que j'ai ratée dans les grandes lignes. Rater sa vie, c'est un constat difficile finalement à admettre même si cela apparaît si banal.

La nuit, c'est encore la meilleure occasion pour disparaître. Pas trop loin, pas trop près des lumières de la ville, disons à une distance respectable. Disons à partir d'un certain point, d'une certaine limite. Comme un renard par exemple qui reviendrait toujours à l'obscurité pour être sûr. Là-bas, sur la plaine glacée, des camions illuminés galopent sur la route. Et puis là-haut, des points rouges clignotent. C'est bientôt Noël dans le ciel de l'hiver. Je ferme le rideau. La luminosité de mon écran éclaire quelques rangs du wagon plongé dans le noir. Peut-être voudraient-ils aux alentours que je l'éteigne ?

Il y avait cette nuit passée du vélo, de l'eau dans laquelle il ne fallait pas tomber, des amours avec des femmes torrides. Il y avait tout et surtout de la liberté, de la vraie liberté d'aller et venir au gré des désirs, là où le vent porte et la direction incertaine. Il y avait un train aussi dans lequel je suis monté avec elle. Autre femme ardente, tellement désireuse de partager une intimité retrouvée. Effrontée, désinvolte, désengagée, je l'aime ainsi. Je l'aime ainsi la nuit venue et je n'en suis pas revenu. Quelle stupeur, quelle stupéfaction ! Le matin suivant, j'ai vu des visages blêmes, faiblement illuminés. Des teints blafards, malades du manque d'amour. Il y en avait partout des zombies, des mortes vivantes qui allaient comme des tortues esquinées. C'était si horrible à voir, à constater que j'ai décidé de me rendormir, pour repartir au pays merveilleux des incarnations vivantes. Le jour est vide, la nuit est pleine de consécration.

Du vide animé au vide inanimé, pour ainsi dire. Je vais quitter la nuit pour revenir au jour, laisser de côté l'angoisse métaphysique qui parfois me submerge. Pour revenir à l'idée que ma vie, c'est maintenant. Que tout doit être vécu malgré tout, en dépit de l'absence d'éternité.

J'y vais ou pas ? Allez, cela va me détendre. Hier soir, alors que je prenais mon train comme d'habitude, je me suis assis sur une banquette d'un wagon presque vide. Jetant un

coup d'œil circulaire autour de moi, pour voir si des fois des ennemis potentiels se trouvaient à proximité, j'observais assise sur une banquette derrière moi une femme d'âge mûr. Une assez jolie femme en effet, bien habillée de la tête au pied, bottes, jupe serrée s'arrêtant à mi-cuisse, pull d'écolière anglaise sur chemisier blanc, écharpe de marque B accrochée autour du cou. Bien, j'allais vaquer à quelques occupations péda-go-administratives quand soudain un éclair s'est déclenchée derrière moi. Mais que fait cette bourgeoise ? Elle prend des photos ? Je me suis penché dans sa direction pour voir ce qu'elle était en train de fabriquer. Ni une, ni deux, voilà qu'elle se met à me parler direct, franco, cash. Super ces petits appareils, patati patata... Et là, d'un seul coup d'un seul, la voilà qui bondit de son siège pour venir s'asseoir à côté de moi. Lors du bond, sa jupe pourtant serrée fit un grand écart facial et laissa apparaître le haut de ses bas noirs, sa culotte blanche et les poils abondants de sa chatte qui semble-t-il criaient famine depuis un bon bout de temps. Elle est en manque, c'est clair la femme du dentiste. Il ne doit plus avoir le temps, ni l'envie, ni l'énergie de l'honorer la madame, à charcuter de la gencive douze heures par jour. Vas-y qu'elle se colle, qu'elle me prend le bras trois fois en une minute. Bon, normalement là, j'aurai dû lui proposer d'aller dans les chiottes du wagon pour lui refaire la tuyauterie à neuf. Sauf qu'en garçon bien élevé, je l'ai écoutée me raconter sa vie. Besoin de parler la dame, besoin de se faire prendre. Elle vend des apparts et des maisons à des peuples blindés d'oseille, sinon elle joue au golf quand elle s'emmerde. Et se demande ce que ses enfants bien nantis vont bien pouvoir faire de leurs vies. Vous comprenez Alexandre le grand, il hésite encore. Entre faire comme papa ou jouer à l'informaticien. Bon, faut que ça paye d'entrée voyez-vous. Ah bah oui forcément, suis-je bête ! Et Marie la petite, ça va elle ? Oui, elle sait ce qu'elle veut elle, faire une grande école de commerce, elle adore les concours. Bon, d'accord. Et si je vous décoïnçais en vous prenant par derrière, là tout de suite ? Non ? D'accord. Je vais vous laisser ma carte de visite au cas où, on ne sait jamais Nathalie, un contexte un plus favorable, tout ça.

4 janvier 2013. La fin du monde des mayas n'a pas eu lieu, les cons. Encore un espoir déçu, décidément. Vie, pas vie, pas tous en même temps. C'est chacun son tour, ça peut durer un petit moment la plaisanterie à passer et repasser, des millions d'années. Six germains roupillent dans le compartiment. N'ont pas vécu la guerre ceux-là. Un septième d'une dizaine d'années ne dort pas lui, non. Il joue à la PSP, un jeu de guerre. Il a déjà la veste vert dégueu et la coupe de cheveux en conséquence. Au cas où il faudrait en découdre comme papy kaki. Viens par-là que je te tue. Mais non, c'est pour rire. Ils ne comprennent pas la plaisanterie ces gens-là. Bien, on va attendre patiemment la prochaine annonce de fin du monde. J'espère qu'elle sera un peu plus sérieuse la suivante.

LA FIN, C'EST POUR DEMAIN

